

MÉMOIRES DE FLOBARTS

EN CAPS ET MARAIS D'OPALE



Une autre vie s'invente ici

MÉMOIRE DE FLOBARTS EN CAPS ET MARAIS D'OPALE



SOMMAIRE


- ▶ LE FLOBART, BATEAU D'ÉCHOUAGE CARACTÉRISTIQUE DU LITTORAL DU PARC NATUREL RÉGIONAL P8
- ▶ L'ÉVOLUTION DES BATEAUX P10
- ▶ ESSOR ET DÉCLIN DU FLOBART P12
- ▶ LES ÉTAPES DE LA PÊCHE P18
 - La mise à l'eau et l'échouage
 - Le début de la pêche
 - Le partage de la pêche, la vente
- ▶ LES SAISONS DU POISSON P24
- ▶ LES POISSONS ET LEUR PÊCHE P28
 - Le bar
 - La morue
 - La roussette
 - Le congre
 - Morquette, merlan, sole, carrelet, limande, turbot
 - Casiers : crabes et homards
- ▶ LES TECHNIQUES DE PÊCHE P34
 - Métiers de cordes
 - L'haque pour les cordes, les lignes, les casiers
 - Trémails et maillants
 - Filets dérivants
- ▶ LES DANGERS DE LA MER, ÉPAVES ET LÉGENDES P41
- ▶ ACTIVITÉS ET VIE SOCIALE P44
- ▶ ET L'AVENIR ? P50



PRÉFACE

Cette brochure a été réalisée avec les éléments de l'enquête menée par l'association Les Flobarts des 2 Caps, à la demande du Parc naturel régional, pour recueillir la mémoire de la pêche en flobart, notamment celle des années 1970 -1980. Elle participe au travail de collecteur et de passeur de la mémoire du patrimoine culturel auquel s'est attaché le Parc naturel régional des Caps et Marais d'Opale.

Les textes en noir marqués du picto  sont des retranscriptions des entretiens réalisés auprès des derniers témoins. Ils sont éclairés par d'informations contextuelles rédigées par François Guénnoc, en rouge bistre avec le picto .

Enfin, les textes dans des cadres de fond coloré, accompagnés du picto  sont extraits des notes de Jacques Clipet, découvertes à l'occasion de cette étude et qui évoquent les années 1920 et 1930. Les dessins sont aussi de Jacques Clipet et se rapportent à la période entre les deux guerres et non pas aux années 70-80.

À la fin de chaque chapitre, un lexique explique les termes de marine ou de patois.


LES TÉMOIGNAGES


LES TEXTES DE
FRANÇOIS GUENNOG


LES NOTES DE
JACQUES CLIPET

REMERCIEMENTS

Le Parc naturel régional des Caps et Marais d'Opale remercie :

▶ l'association Les Flobarts des 2 Caps, son président, Vincent Delliaux, et tout particulièrement François Guénnoc qui a coordonné cette étude.

▶ les personnes interviewées : Jean Baillet, Jean-Jacques Baillet, Jacques Barry, Franck Beaulieux, Bernard Blamengin, Marie-Louise Bodart, Marc Carpentier, Bernard Chaput, André Darcourt, Vincent Delliaux, Jean-Marie Duchemin, Léonce Lefèvre, Eric Lehmann, Thomas Lienard, Jean-Pierre Noël, Jean-Alain Penel, Pascal Routtier, Pierre Ternisien, Jean-Marie Duchemin («Grand-père Duchemin») et Pierre Ternisien ont été enregistrés dans les années 1980.

▶ la famille de Jacques Clipet pour l'autorisation d'utiliser ses notes et dessins.



Jacques Clipet

INTRODUCTION

UN BATEAU SPÉCIFIQUE DU LITTORAL BOULONNAIS

Le flobart est un petit bateau de pêche côtière utilisé dans le Boulonnais. Il est endémique du littoral de la Côte d'Opale au nord de Boulogne-sur-Mer. En effet, il ne se retrouve sous cette forme que dans ces communes littorales et est totalement adapté à la morphologie de la côte dans ce secteur : pas de port entre Boulogne-sur-Mer et Calais mais des plages abritées qui permettent d'échouer les bateaux.

Le mot flobart pour le désigner ne s'est imposé qu'après la motorisation du bateau, au début des années 1950. Avant cette période, le terme était rarement utilisé. L'administration maritime le désignait sous le nom de canot à voiles et à rames, ou canot à voiles, ou lougre non ponté.

Ces types de bateaux de pêche de la côte, de Berck à Wissant, ne sont guère connus que par les publications de l'ingénieur naval G. Soe, juste avant la 1ère Guerre Mondiale, dans la revue Le Yacht, et par l'iconographie abondante des années 1900 à 1910, liée à la vogue de la carte postale illustrée.



F. GUENNOC

LE FLOBART OBJET D'ÉTUDES

Dans les années 1980, Bertrand Louf, ingénieur en halieutique et pêcheur professionnel sur un flobart durant plusieurs années, a enquêté auprès des professionnels de la pêche et de la construction navale, et utilisé partiellement les archives du Centre Historique de la Marine de Cherbourg et des Affaires Maritimes de Boulogne-sur-Mer pour décrire le flobart, sa construction, ses manœuvres en mer et à terre, les principales pêches pratiquées, la vente du poisson et la vie à terre. Une étude commanditée par le Parc naturel régional du Boulonnais a débouché sur la publication d'un ouvrage en 1998, trois ans après le décès de son auteur principal, Bertrand Louf.

Dans les années 2000, François Guennoc a édité quelques articles dans les bulletins locaux du Portel (Cercle Historique Portelois principalement) pour décrire les petites cordiers du Portel et les bateaux pontés d'Equihen. Jean-Louis Gaucher étudie les bateaux de Berck, et a écrit sur ce sujet dans la revue Chasse-Marée. Ses études ont abouti à la publication d'un ouvrage de référence courant 2019.



LA COLLECTE DE MÉMOIRE DES DERNIERS PÊCHEURS EN FLOBART

Le Parc naturel régional des Caps et Marais d'Opale a confié à l'association Flobart des Deux Caps une enquête fin 2018, pour recueillir la mémoire de la pêche en flobart, de Equihen à Calais, notamment celle des années 1970-1980, correspondant à l'apogée du flobart motorisé. Il s'agit à la fois d'un travail de recueil de mémoire sur des savoir-faire révolus avant disparition des derniers témoins, et d'un coup de projecteur sur ce patrimoine du littoral boulonnais. Un des objectifs était aussi de saisir la place de la pêche professionnelle et de la pêche de loisir dans le cadre de l'évolution socio-démographique du territoire littoral et du développement du tourisme.

La retranscription presque intégrale de cette enquête est présentée dans ce livret. Les propos des personnes interrogées ont été répartis par sujets. Ils mettent en évidence la grande diversité des « métiers » pratiqués avec les flobarts par les gens de la pêche côtière du Boulonnais. Ils permettent de saisir l'évolution de ces métiers, en lien avec l'évolution des techniques et de la ressource. Ils complètent ainsi les informations de l'étude des années 1980.

LES CARACTÉRISTIQUES DU FLOBART

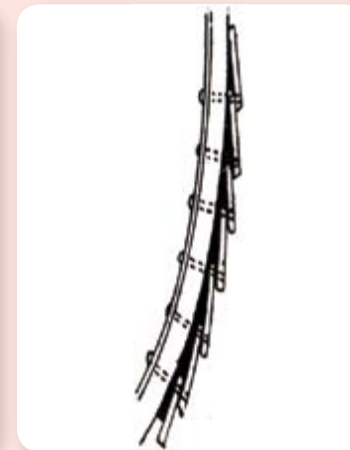
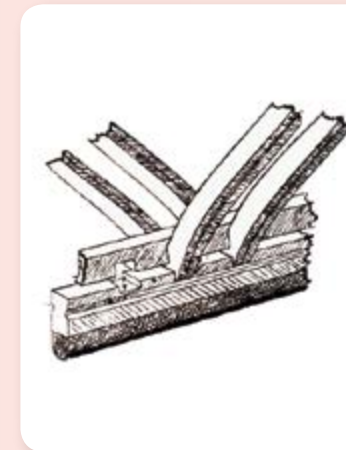
Le flobart est le descendant de toute une famille de bateaux aux caractéristiques communes.

DES QUALITÉS LIÉES À CES CARACTÉRISTIQUES...

► Construction à clins : la coque est constituée de bordés, en partie superposés, comme les tuiles d'un toit, assemblés par rivets ou clous. Ce type de construction est caractéristique de

l'Europe du Nord. Contrairement à la construction « à carvelle », où les bordés se touchent sans se superposer, le bateau est construit « coque première » et non « charpente première » : une fois posés quille, étrave, étambot, tableau arrière, la coque est construite autour d'un ou plusieurs gabarits transversaux, et elle est renforcée après coup par des pièces de bois transversales (varangues et membrures) et longitudinales (ceinte).

- Fonds plats, adaptés à l'échouage, avec une quille de faible hauteur.
- Arrière en tableau.
- Formes ventrues, avec un rapport longueur sur largeur proche de 2, une muraille (côté de la coque) proche de la verticalité.
- Utilisation sur presque tous les types de bateaux (à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle) d'une dérive-sabre, relevable, amovible, qui augmente le plan de dérive et améliore les



performances par vent de travers et allures debout au vent.

► Gréement, sur presque tous les types de bateaux, dit « bourcet-malet » : une grande-voile au tiers sur un mât situé très à l'avant du bateau, une petite voile au tiers sur un mât situé à l'extrême-arrière du bateau, un foc sur bout-dehors. Les plus petites unités ont parfois un seul mât à l'avant avec une voile au tiers.



Dessin de voilier de Berck,
par Jean-François Garro de Chasse-Marée, n°18.
À noter que le pontage des côtes se compose de tabourets,
à la manière anglaise.

CES CARACTÉRISTIQUES CONFÈRENT À CES BATEAUX LES QUALITÉS SUIVANTES :

- Légèreté, due à la construction à clins.
- Capacité à résister aux alternances dessiccation/humidification, liées à l'échouage, grâce à la souplesse de la coque.
- Adaptation à l'échouage, grâce aux fonds plats, à un très faible tirant d'eau, et au tableau arrière, qui permet d'utiliser la poussée des vagues pour échouer dans les rouleaux.
- Fort volume, permettant d'embarquer sur des petites unités un équipage nombreux et du matériel de pêche volumineux.

... ET DES DÉFAUTS

- Les formes ventrues ne favorisent pas la vitesse
- La durée de vie de ces bateaux est faible, souvent moins de dix ans, du fait des contraintes de l'échouage, du traînage, et des périodes de désarmement qui induisent le séchage et la déformation de la coque.



CETTE FAMILLE DE BATEAUX VERS 1900, AU TEMPS DE LA MARINE À VOILE

- Des unités non pontées (canots creux), de 4 à 6 m de longueur, le plus souvent armées aux cordes (lignes de fond) à partir des plages, de Berck à Wissant.
- Des unités demi-pontées, parfois avec un pontage mobile, plus importantes, armées aux cordes et au hareng aux filets dérivants, à Berck et Wissant notamment.
- Des unités pontées, de 7 m à plus de 10 m de longueur, le plus souvent spécialisées dans la pêche du hareng et du maquereau aux filets dérivants, notamment à Berck, Etaples, Equihen et Wissant.

Les plus grandes unités, pontées et semi-pontées, ont disparu entre les deux guerres mondiales, notamment parce qu'elles étaient mal adaptées à la motorisation, tentée avec des moteurs trop lourds sur des coques trop fragiles. Les plus petites unités ont décliné entre les deux guerres, mais se sont maintenues, et même redéveloppées pendant la 2^{ème} Guerre Mondiale.

DANS LES ANNÉES 50, LA MOTORISATION RÉDUIT LA DIVERSITÉ

- Les flobarts d'Equihen à Wissant, sont des unités non pontées de moins de 4 m à plus de 6 m de longueur de coque. Il existe aussi des unités demi-pontées de type berckois, de 6 m à 8 m de longueur de coque, proches des crevettiers étaplois construits à clins. La construction bois a été remplacée par la construction polyester au milieu des années 1970, à partir de moules pris sur des coques en bois existantes. Le dernier flobart bois professionnel a été désarmé en 1984.

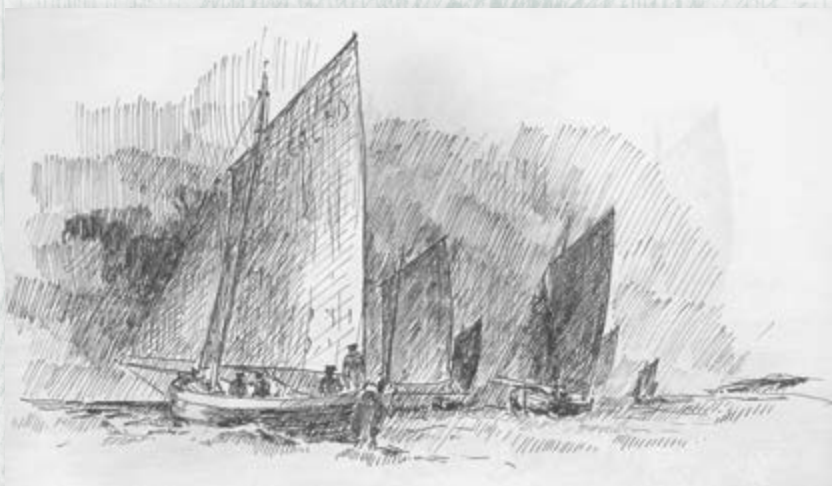


La pêche professionnelle en flobart a connu une apogée au début des années 1980, grâce à la construction polyester et l'adoption des filets (trémails et maillants) en remplacement des cordes. La flottille a commencé à décliner au milieu des années 1980 par suite de la diminution de la ressource et de la concurrence des gros trémailleurs et fileyeurs. Le dernier flobart professionnel a coulé en 2016.

Les plaisanciers sont restés fidèles au flobart, soit en achetant des unités désarmées aux professionnels, en plastifiant fréquemment les coques bois, soit en commandant des petites unités aux chantiers (bois : Rogée et Libert à Boulogne-sur-Mer ; polyester : Blamengin à Boulogne et Gavel à Calais puis Wissant). Aujourd'hui, on compte une soixantaine de flobarts tous armés en plaisance. La pratique de la pêche au flobart est devenue marginale mais ce bateau au profil ventru reste emblématique du littoral boulonnais.

LE FLOBART, BATEAU D'ÉCHOUAGE CARACTÉRISTIQUE DU LITTORAL DU PARC NATUREL RÉGIONAL

« Même dans une mer formée, [le flobart] restait suffisamment confortable pour pratiquer le travail délicat des cordes. »



La mémoire du temps de la voile a aujourd'hui pratiquement disparu et les personnes les plus âgées, des femmes en général, n'en parlent plus que de façon très vague. Les notes de Jacques Clipet, découvertes à l'occasion de l'étude menée pour le Parc naturel régional, évoquent les années 20 et 30 à Wissant, de façon très précise.

Les bateaux constituaient les outils essentiels de la vie. Dans mon jeune âge [début des années 1920] à Wissant, il y en avait sept, que je voyais naviguer plus ou moins régulièrement, et ce nombre est resté longtemps stable. Ils étaient très semblables dans leurs dimensions, leurs aménagements, mais présentaient quelques différences suivant leurs dates de construction. Les plus anciens étaient très pansus* de l'avant et très effilés de l'arrière, avec une forte tonture*. Un proverbe avait cours à Wissant : « Tant plus fin du cul, tant plus rapide ». Par contre, l'échouage par mauvais temps était ce qu'on craignait le plus. Tous les accidents, à ce qu'on disait, s'étaient produits à l'échouage. Les vieux modèles étaient peut-être plus adaptés. J'ai assisté une ou deux fois à des échouages, alors que la mer avait forcé très rapidement. La poupe des vieux bateaux se comportait un peu comme un élancement, s'élevait progressivement au passage des lames, toute la masse de l'avant glissait rapidement et on avait l'impression que le bateau n'avait pas de tendance à se mettre en travers. (...) je ne peux que dire que ces grosses barques ouvertes, qui ne devaient leur stabilité qu'à leurs formes, se comportaient bien à la mer, cognant un peu de leur avant puissant, mais soulageant très vite, grâce à leur légèreté. Même dans une mer formée, elles restaient suffisamment confortables pour pratiquer le travail délicat des cordes*.

JACQUES CLIPET

Entre les deux guerres, c'était Libert. Le mien c'est Libert qui me l'a fait, le Victor-François. Les pontés aussi, ils étaient faits à Boulogne ; à Calais ils avaient plutôt le genre qui tenait de l'eau, les berckois sont fort larges, ça tient [tire] moins d'eau. Blamengin, il fait des bateaux qui ont du tirant d'eau ; ceux-là, avec de l'eau jusqu'aux mollets, aux genoux, ils partent. On partait une paire d'heures avant marée haute ; maintenant c'est pas pareil, on part quand on veut, on rentre quand on veut.

PIERRE TERNISIEN

Chaque plage, de Wimereux à Wissant, a ses spécificités (pente de l'estran*, nature des fonds, orientation, force des courants...) qui constituent des opportunités ou des contraintes pour les pêcheurs. Telle plage est plus difficile pour échouer, selon sa pente, la nature de l'estran (cailloux, galets, sable...). Telle autre est plus abritée des vents dominants, comme Wissant où on peut travailler avec des vents de secteur sud-ouest. En temps ordinaire, la configuration de la plage a son importance. Ainsi, à Wissant, comme à Berck, les baches, zones plus ou moins profondes entre les bancs de sable parallèles à la côte, permettent la mise à flot des bateaux avant d'affronter les rouleaux. La nature de l'estran, plus ou moins sableux ou caillouteux, varie aussi d'une localité à l'autre. Ainsi à Audresselles, ou à Ambleteuse en haut de la plage, les bateaux souffrent plus de l'échouage car l'estran est plus caillouteux, ce qui n'est pas le cas à Wissant. Au Cap Gris-Nez, à la plage de la Sirène, depuis quinze à vingt ans, le désensablement de la plage oblige à échouer ou partir à marée haute.

Et puis, le profil de la côte, la particularité entre Audresselles et Wissant : les vents de sud chez eux c'est la tempête, c'est les vents de nord chez nous. Nous vent de sud on avait des amures* en bord de mer, nous passé ces amures, eux ils ne travaillaient pas, et vice-versa. Le bac à l'enne [le banc à la ligne] à notre époque il ne découvrait pas comme ça. Il y avait une gravière, ils ont extrait au large mais de là ce sable ils l'ont fait glisser [au nord].

BERNARD CHAPUT



► LEXIQUE

amures : pour amers, points de repère à terre pour se situer en mer
cordes : lignes de fond
estran : partie du littoral située entre les limites des hautes et basses marées.
pansu : ventru
tonture : courbure longitudinale du pont et du bordage, plus ou moins relevée à l'avant et à l'arrière



L'ÉVOLUTION DES BATEAUX

« La flottille professionnelle d'Audresselles - Ambleteuse, était importante. Il y avait des besoins de renouvellement. »



Divers essais de motorisation ont été tentés entre les deux guerres sur les bateaux d'échouage, notamment à Berck et à Ambleteuse. Mais les moteurs de l'époque sont peu fiables, trop lourds, et vibrent trop pour la structure légère de ces bateaux. À la fin des années 1940, quelques flobarts sont équipés d'une motogodille Poyot, puis les constructeurs installent à bord à partir de 1949 des moteurs à essence Bernard, de 5 ou 7 CV. Un mât avant est initialement conservé, avec une voile au tiers, pour la sécurité. Les manœuvres de mise à l'eau et le déplacement des flobarts, alourdis par les moteurs, sur l'estran, et jusque dans le village, sont facilités par l'adoption de chariots, dès les années 1950. Tirés et poussés à la main, ils sont ensuite attelés à des voitures (Prairie, Rosalie, 2 CV, ...) avant que le tracteur soit adopté à la fin des années 1960, et se généralise rapidement. Les flobarts bois sont construits par les chantiers boulonnais



suivants : Villeneuve, un chantier existant depuis la première moitié du XIX^e siècle, qui arrête à la guerre 39-45 ; Libert, depuis les années 1910 jusque 1986 ; Rogée, depuis les années 1930 jusque 1969 ; plus rarement Blamengin à partir de 1943. En 1976, le chantier Blamengin commence à construire des flobarts à coque polyester, à partir de moules pris sur les bateaux en bois. Gavel, à Calais, puis Wissant, fait de même.



L'idée venait des marins-pêcheurs et de nous : faire des bateaux de pêche en polyester. La raison, c'était le gros problème avec les bateaux en bois [la maladie du bois], y compris des bateaux de chez nous, le bois provenant de la même forêt que les chantiers d'Étaples. Pour les gros bateaux on a eu du mal à faire venir les patrons au polyester. On a fait une paire de bateaux, des petits, des Hourdel et des flobarts ; puis des Hourdel de 10 m. - Était-ce dû à la difficulté de trouver des charpentiers bois ? - Non, nous on cherchait pas à faire des flobarts en bois, c'était pas notre but. Libert on était en bons termes avec lui. Après forcément quand on a fait des bateaux en polyester, lui sa construction bois, elle s'est raréfiée. Avec Gavel en plus qui s'y est mis, à deux chantiers lui forcément il n'avait plus grand-chose. La demande des flobarts, en polyester, vues les tailles, au départ c'étaient les pêcheurs. La flottille professionnelle d'Audresselles - Ambleteuse, était importante. Il y avait des besoins de renouvellement. On a commencé par le 4,25 m ; après il était trop petit, on a fait les 4,9 m, peut-être pris sur le Ludovic Pascale. Après, on a fait les 3,85 m et les 3,25 m, à peu près en même temps : une demande des plaisanciers. D'emblée tous ont été contents de leur bateau. Pratiquement, tous ceux qui avaient des flobarts bois sont passés au polyester : ces bateaux vieillissent mieux que nous...

BERNARD BLAMENGIN



Blamengin a arrêté en 2008. Il n'avait plus de commandes de la pêche. Depuis 1975 il avait construit 146 navires en polyester, dont 105 pour la pêche, et 106 flobarts aussi en polyester, de 3,25 m à 4,9 m.

ESSOR ET DÉCLIN DU FLOBART

« Quitter Wissant et la famille qui s'étendait par cousinage à presque toute la population, était pour ces hommes-là une rude épreuve. »



AVANT-GUERRE : DÉCLIN DE LA FLOTTILLE SAUF À AUDRESSELLES

► **Boulogne.** Le port n'abrite qu'occasionnellement des bateaux d'échouage. Par exemple, une partie de la flottille de bateaux pontés d'Équiheh y hiverne au début du XX^e siècle. Ou encore, à la même époque, des canots d'Audresselles s'y basent durant une courte saison de hareng, en novembre.

► **Wimereux.** Il ne semble pas y avoir de flobart à Wimereux avant la guerre 39-45. Wimereux est une station touristique et quelques marins y résident, mais ils travaillent sur les chalutiers boulonnais.

► **Ambleteuse.** La pêche y est attestée depuis au moins le début du XIX^e siècle. Deux flobarts sont en activité au moment où éclate la 2^{ème} Guerre Mondiale.



► **Audresselles.** Comme à Ambleteuse, les Audressellois arment constamment une petite flottille de cordiers* à voile au cours du XIX^e siècle et du XX^e siècle. Juste avant 1939, alors que de nombreux marins de Wissant ont abandonné leur village pour aller sur les grands chalutiers boulonnais ou travailler à partir du port de Calais, et qu'il y a très peu de bateaux sur Ambleteuse, Le Portel et Équiheh, il y a à Audresselles une flottille de 12 voiliers. Ces unités ont été normalement renouvelées durant les années 30, puisque leur âge moyen est stable, autour de 4 à 5 ans.

► **Audinghen.** Il ne semble pas y avoir de professionnel avant la guerre.

► **Wissant.** Wissant arme des cordiers depuis au moins le début du XIX^e siècle. En 1912, Wissant a 11 patrons de pêche. En 1920, on trouve 19 bateaux. En 1933 il ne reste plus que 4 unités. En 1935, on dénombre 6 cordiers. Au début de la guerre 1939-1945, il n'y a à Wissant que 5 flobarts à voile. Parmi eux deux grands cordiers.



Un peu après la guerre de 14-18 (la guerre avait provoqué une interruption de la pêche sur la côte) ... on avait pêché tout ce qu'on voulait et les pêcheurs de Wissant avaient fait des petites fortunes. Puis peu à peu la baie s'était appauvrie. Pourquoi ? Lui [Antoine-Marc Bodart] accusait les petits chalutiers qui venaient trayer* la nuit et détruisaient les fonds.

JACQUES CLIPET

[À propos des derniers harenguiers de Wissant] Et puis trouverait-on un équipage ? Les jeunes préféraient aller s'engager sur un bateau à moteur à Calais. Ça paait, mais plus de manœuvre de ces voiles énormes, la certitude de regagner le port assez vite, de bénéficier des meilleurs prix, un poste [d'équipage] un peu plus confortable. En revanche il fallait aller travailler avec des gens qu'on ne connaissait pas. Passe encore si quelques Wissantais étaient à bord. (...) Quitter Wissant, la famille qui s'étendait par cousinage à presque toute la population, était pour ces hommes-là une rude épreuve.

JACQUES CLIPET



Avant-guerre, j'étais à l'école à Boulogne, mon père naviguait sur un chalutier parce qu'ici à Wissant, question rentabilité, c'était moche ; ils n'arrivaient plus à faire surface. Mon père, mon oncle, enfin plusieurs, sont partis travailler sur les chalutiers : le grand nord, Utsire. Là, ils gagnaient quand même leur petit mois. Il y en a, ils étaient sur un gros chalutier, des gros champions ; mon père était sur un moyen.

JEAN-MARIE DUCHEMIN



APRÈS-GUERRE, LA MOTORISATION DES FLOBARTS.

► **Équiheh - Le Portel.** À partir de 1957, on ne trouve plus que un ou deux bateaux d'échouage au Portel et Équiheh, encore qu'ils travaillent peut-être à partir de Boulogne, au « Petit Port », au bassin Loubet ou au quai Gambetta. L'armement de flobarts est anecdotique à Boulogne juste après la guerre, à l'exception d'Ernest Beaugrand, qui travaille de 1946 à 1952 sur le bateau à clins motorisé Roger-Thierry.

► **Wimereux.** Quelques professionnels s'installent après la fin de la guerre avec des flobarts, mais il est probable que certains travaillent à partir de Boulogne. 1 à 3 bateaux sont armés entre 1946 et 1965, le plus souvent des unités achetées d'occasion à Audresselles, Ambleteuse ou Wissant.

► **Audresselles.** En 1945 et 1946, 10 nouvelles unités montent la flottille à 16 bateaux à la fin de 1946. À partir de 1949, les bateaux neufs sont tous équipés d'un moteur. Mais le rythme de renouvellement, un ou deux bateaux par an, n'est pas suffisant et il n'y a plus fin 1958 que 7 flobarts. Les années 1960 à 1967 sont plus actives, avec 22 unités neuves mises en service en 9 ans. La flottille audresselloise se stabilise autour de 14-15 flobarts jusqu'au début des années 1970.

► **Audinghen.** Il y a deux professionnels à la fin des années 1950, André et Eugène Merlin, mais ils ne sont pas remplacés à partir de 1967.

► **Wissant.** 9 flobarts sont construits ou achetés et mis en service durant la guerre. Au cours des années 1946 à 1970, la flottille wissantaise comprend entre 4 et 6 bateaux. Le premier bateau motorisé est, en 1950, le Vierge de Lourdes B2573, à Jean-Marie Duchemin. À partir de 1970, la flottille décline. Seules deux unités sont construites entre 1971 et 1979, et fin 1979 il ne reste plus qu'une seule unité armée en professionnel à Wissant, le B3113 Notre-Dame de Sombres, à Baptiste-Marie Ledez.



J'ai commencé à la voile à la fin de la guerre. J'ai dû ma survie plus ou moins, en matière de pognon, de gagner de l'argent, justement grâce au métier de roussette.*

JEAN-MARIE DUCHEMIN



LA FIN DES ANNÉES 1970 ET LE DÉBUT DES ANNÉES 1980 : L'EXPANSION

Au début des années 1970, la pêche côtière boulonnaise est peu importante. La réussite du trémail* incite les artisans, sur les flobarts ou les bateaux plus importants, à s'en équiper et à délaisser ou limiter le chalut*. Elle amène aussi à la pêche côtière de nombreux professionnels venus de la « grande pêche » et de la semi-industrielle qui s'effondrent à partir de 1974, et qui aspirent à un métier qui les ramène chez eux tous les jours.

► **Équiheh - Le Portel.** Contrairement aux villages du nord de Boulogne, Équiheh et Le Portel ne connaissent pas l'expansion de la petite pêche côtière en flobart. Boulogne est trop proche et les marins des deux localités travaillent sur les grands chalutiers.



► **Boulogne.** Quelques patrons de pêche démarrent avec un flobart motorisé, acheté d'occasion à Audresselles. Les professionnels utilisant ce bateau ne dépassent pas 5 dans les années 1960 et au début des années 1970. Comme à Calais, des plaisanciers, souvent anciens marins, achètent des flobarts de quelques années d'âge pour la pêche amateur, qui sont souvent amarrés au Petit Port.

► **Wimereux.** La petite flottille de Wimereux compte 2 à 5 flobarts de 1965 à 1980. Elle commence à diminuer par la suite, sans doute parce qu'il est plus simple de travailler à Boulogne.

► **Ambleteuse.** Avec 5 unités en bois au début des années de 1974 à 1976, la flottille locale atteint 8 unités en 1976. Elle se renouvelle partiellement avec 4 unités en polyester en 1978-1979, puis commence à décliner.

► **Audresselles.** Des bateaux neufs sont construits pour les pêcheurs de la localité, de 1970 à 1975, tous en bois. La flottille audresselloise atteint son maximum avec 16-17 professionnels

en 1974-1975. Après trois ans de latence, les Audressellois commandent à nouveau des bateaux neufs, mais désormais à coque polyester. Il y a encore 12 flobarts professionnels fin 1982.

► **Audinghen.** En moins de 4 ans, de 1976 à 1979, plusieurs professionnels s'installent au cap Gris Nez, bien situé pour la pêche au bar et aux casiers, mais aussi pour le trémail. Le maximum est atteint en 1982 avec 6 professionnels, presque tous avec des bateaux neufs commandés aux chantiers Blamengin ou Gavel.

► **Wissant.** Alors qu'il n'y a qu'un flobart professionnel en 1980, les pêcheurs locaux investissent dans les flobarts polyester, avec un peu de retard sur ceux d'Ambleteuse et Audresselles. De 1980 à 1984, 15 unités sont mises en service à Wissant et la flottille atteint un maximum de 12 flobarts professionnels en 1983 et 1984.

Au total, le nombre de flobarts professionnels, qui était à peu près stable de 1945 à 1970, avec 25 à 30 unités, commence à baisser pour passer à une vingtaine en 1977. Il remonte à une quarantaine en 1984. Au début des années 80, un flobart neuf coûte 55 à 60 000 Francs, le tracteur, toujours d'occasion, 30 à 40 000 Francs, ce qui représente un investissement relativement modeste.



L'essor de la pêche côtière s'est produit surtout grâce au trémail, à la machine à cueillir... adoptés par des gens qui venaient d'ailleurs, attirés par la mer ; il y avait de l'argent à gagner, grâce au trémail. Ensuite, la mer c'est attrayant ; il y a des métiers plus ou moins attirants [celui-là en était un]. Il y a eu aussi la vente directe aux estivants.

Le développement de la pêche côtière (dans le quartier maritime de Boulogne-sur-Mer) : 26 bateaux en 75, 29 en 78, 60 en 84, plus



de 100 en 89 (y compris Calais et les flobarts, organisés autour de Gérard Ternisien). La polyvalence des bateaux (cordes, chalut, filets dérivants, casiers) a été remplacée par le trémail. Il y a eu jusqu'à 680 marins, presque autant que les 700 Étaplois. Les raisons du développement : l'évolution du matériel, très rentable sur les espèces-cibles (sole), fait s'orienter les artisans vers le trémail. La consommation de carburant est plus faible qu'au chalut. Le chômage dans la région boulonnaise détermine les plus entreprenants à se tourner vers la mer. Le désir de promotion sociale s'y ajoute : devenir patron-proprétaire.

MARC CARPENTIER



Il y a eu de plus en plus de bateaux dans les années 80. Y a-t-il eu des réactions ? Des bateaux qui allaient plus au large, ou qui changeaient de zones ? - Non, tout le monde pêchait au même endroit, ils ne se sont pas plus étalés ; non, il y avait du poisson là...

BERNARD CHAPUT





J'ai commencé au début des années 80, les meilleures années ; j'avais 17 ans. Quand j'ai commencé on était 9 flobarts : Chaput, Ovion, JC Sénécat, Jean-Loup Lambin, Bernard Routier, ...

FRANCK BEAULIEUX



LA FIN DES ANNÉES 80 ET LES ANNÉES 90 : LE DÉCLIN ET LA DISPARITION DES FLOBARTS DE LA PÊCHE PROFESSIONNELLE

Après 1984, le nombre de flobarts professionnels diminue rapidement. En cause la baisse de la ressource et la concurrence des trémailleurs boulonnais et calaisiens, d'ailleurs fréquemment armés par des professionnels qui ont travaillé de longues années avec un flobart.

Les flobarts, avec leur capacité de chargement limitée (1 500 m de filets au plus) et leur rayon d'action court, ne peuvent pas résister à la concurrence de bateaux capables de tendre jusqu'à 20 km de filets. Les incursions progressives des chalutiers étaplois dans la zone des 3 milles, à coup de dérogations successives, aggravent la diminution de la ressource. Le plan de sortie de 1991 (Plan Mellick) précipite le déclin des flobarts en offrant la possibilité aux patrons-pêcheurs en difficulté de sortir avec des formations et une prime, pour régler leurs dettes et changer de métier ou réinvestir dans une unité plus performante.

► **Boulogne.** Quelques patrons de pêche travaillent à nouveau avec des flobarts, de 1978 à 1986, avec un pic à 5 bateaux en 1983. Ils les abandonnent pour des bateaux plus forts, achetés d'occasion puis neufs, qui vont participer à l'importante flottille de trémailleurs ou fileyeurs.



► **Wimereux.** Les professionnels utilisant un flobart sont presque tous partis à Boulogne. Seuls Eric Lehman, avec le Petit Espoir, et André Darcourt, avec le Flibustier, ont commandé un flobart neuf en polyester, respectivement à Gavel, en 1980, et à Blamengin en 1983. Il ne reste plus que ces deux flobarts professionnels à Wimereux en 1984. Eric Lehman quitte ensuite Wimereux pour reprendre un trémaisseur à Boulogne.

► **Ambleteuse.** De 1980 à 1985, quatre flobarts sont armés à Ambleteuse.

► **Audresselles.** Le déclin commence ici un peu avant celui de Wissant, parce que Boulogne est proche et qu'il est plus simple d'aller y investir dans les fileyeurs. Il y avait encore 12 flobarts en 1982, il n'en reste que 7 en 1984 et 3 en 1988.

► **Audinghen.** De 6 professionnels fin 1985, le nombre tombe à 2 en 1988. Ne restent plus que Guy Merlin, avec le Fantôme des Mers, qui arrête en 1991, et Francis Poulain, avec la Marie-Annie, jusqu'en 2009.

► **Wissant.** La flottille qui avait atteint un maximum de 12 unités en 1984 et 1985 commence à décliner. Il y a encore 9 unités en 1986, mais 2 seulement après le plan Mellick, en 1991. Fin 1991, ne sont plus armés à la pêche professionnelle que le doris Cormoran de Patrice Ovion, qui arrête en 2004, et le flobart L'Entre Les Deux Caps de Patrick Malfoy, qui ne s'arrêtera qu'à son départ en retraite en 2015.



En 1970, avec 1000 m de trémail on gagnait sa vie. Aujourd'hui [1987] il faut 4 000 m. Il fallait 35 casiers pour ramener 120 à 150 kg de crabes, maintenant 120.

G. TERNISIEN (cité dans la Voix du Nord le 17 avril 1987)



L'Infatigable, on l'a arrêté au plan Mellick. Ma mère a touché une indemnité. On a acheté La Revanche, un bateau d'occasion ; c'était un calaisien, un bateau bois.

JEAN-JACQUES BAILLET



► LEXIQUE

Chalut : filet traîné, en entonnoir

Cordier : bateau utilisé pour la pêche aux cordes.

Cordes : lignes de fond

Roussette : poisson de la famille des requins (métier de roussette : pêche à la roussette)

Trayer : ou trailler, pêcher au chalut de fond

Trémail : filet calé sur le fond constitué de trois nappes de filets aux mailles inégales

LES ÉTAPES DE LA PÊCHE

« Mon père il descendait avec ma mère, pour aller à la mer... Les femmes, elles étaient fort courageuses. Elles étaient fatiguées de pousser le bateau, avec des [rondins] ; on mettait de la glaise dessus. »



En attendant tous s'activent à alléger le bateau. On débarque mât, voiles, gouvernail, dérive, les avirons, quelques paniers de cailloux. Les femmes vont chercher les morceaux de bois sur lesquels le bateau va glisser (les blots). Les hommes soulèvent l'arrière du bateau, de leur dos, leurs jambes se tendant peu à peu. Une grande femme glisse quelques blots empesés sous la quille. On tourne le bateau jusqu'à ce qu'il ait l'arrière vers la mer, arrière qu'on pose sur un blot enduit de glaise. On entame la descente vers la mer. Quatre hommes poussent, adossés à l'avant, deux maintiennent l'équilibre sur la quille en poussant un peu. La grande femme qu'on appelle « Ma nièce » place les blots sous l'étambot. Il faut faire vite, les deux autres femmes récupèrent les blots en arrière, les apportent en avant, ajoutent de temps en temps une poignée de glaise, ont dit de la ouase. (...) Les hommes

entament une espèce de mélopée : « Outez, outez, outez... ». Et puis, un blot un peu écarté, et l'étambot* pique dans le sable. Tout s'arrête. « Hale bas ! » crie Ma Nièce. Les hommes maugréent un peu, mais pas trop fort, ils savent que Ma Nièce est une championne et qu'il ne faut pas trop la chatouiller, ils soulèvent l'arrière, le temps de glisser un blot, et regagnent leur place. (...) D'incident en incident on avance, on a traversé deux bancs, deux basses et on s'arrête. La mer est encore assez loin. (On partira de là) le temps qu'on rembarque les agrès, la mer sera là. (...) Un homme va porter une ancre et sa ligne un peu plus bas. On remonte les blots. (...) C'est le milieu du flot, la mer monte vite et vient bientôt lécher l'avant du bateau, qu'on a tourné à peu près vers le large. C'est un léger flic-floc d'abord, puis progressivement des chocs plus sourds et plus rudes. (...) Tout le monde hâte le pas pour mettre à bord paniers et agrès. L'eau entoure le bateau. Le patron embarque avec le plus vieux, puis deux autres matelots. Ils mettent le mât en place, puis le bout-dehors*. Les deux plus jeunes poussent un peu le bateau (...) Les petits rouleaux commencent à soulever l'avant à chaque passage. Un matelot en même temps rappelle sur la ligne de mouillage. Le bateau flotte et les jeunes embarquent. Le patron sort une bouteille, en boit une petite rasade et la passe aux autres. En attendant que le bateau ne talonne plus sur le sable, les jeunes hissent la grand-voile, qui se déploie avec des soubresauts. Le patron met en place la barre, embraque l'écoute* pendant qu'un matelot hâte sur le câble et qu'un autre le love derrière lui. Un petit sillage se forme sur l'arrière, quelques secousses agitent l'avant, ça y est ils sont partis, et l'ancre est à bord.

JACQUES CLIPET



LA MISE À L'EAU ET L'ÉCHOUAGE

Mon père n'a pas eu de tracteur... Au départ des voitures (Rosalie, ...) le grand père Defretin a amené le premier tracteur, fin des années 60 ou 70. Il travaillait chez Denis Ovion.

Bouter les bateaux, une femme devant avec un seau de glaise, pour mettre sur les planches... Mon père il descendait avec ma mère, pour aller à la mer... Les femmes, elles étaient fort courageuses, elles étaient fatiguées de pousser le bateau, avec des [rondins] ; on mettait de la glaise dessus. Elles participaient beaucoup.

MARIE-LOUISE BODART



La mise à l'eau constitue un aspect technique assez intéressant, par la difficulté de sortir le bateau lorsqu'il y a des vagues obligeant des manœuvres rapides. Aujourd'hui, l'association Les Barsiers Portelois ne peut exister sans ses compléments



indispensables que sont le tracteur et son chariot de portage à deux roues. L'ensemble constitue un système indissociable. Le bateau est mis à l'eau par l'arrière, le tracteur recule dans l'eau, jusqu'à ce que l'arrière du bateau commence à soulager. À ce moment, l'homme du tracteur dégage le chariot par une marche avant. Cette manœuvre qui paraît simple devient très technique pour peu qu'il y ait un peu de houle. Attention à la casse si le bateau porté par un mauvais rouleau revient taper sur le chariot. L'art de la mise à l'eau est de mouiller le tracteur le moins possible, les démarreurs, alternateurs, rotules de direction, freins, n'apprécient pas du tout ce régime un peu spécial. Aujourd'hui le tracteur vit beaucoup moins longtemps que le bateau. Pour échouer dans les rouleaux, attention à ne pas partir de travers. On a intérêt à mettre la gomme pour ne pas être rattrapé par les vagues et embarquer un gros paquet par l'arrière. Gare aussi à celui qui va à l'avant du bateau : rester toujours à l'arrière pour que l'avant ne pique pas dans le sable.

LES BARSIIERS PORTELOIS



À Ambleteuse, avec un 20 CV ils vont descendre un 4,25 m. À Wissant la descente s'ensable. Nous [à Audresselles] on a de la misère : au-dessus c'est sec mais à 25-30 cm de profondeur il y a l'eau de la rivière qui passe, dans les cailloux, les silex et les graviers. Pour descendre la pente ça va tout seul, mais quand on revient, j'ai déjà vu détacher le flobart, remonter le tracteur plus haut et le tirer au sec avec une corde. À Ambleteuse c'est plus facile, mais ils doivent respecter certaines heures de marée, quand la mer est trop haute ils ne peuvent pas descendre, il y en a beaucoup qui viennent ici, c'est plus facile, on n'a pas d'horaire, j'ai vu revenir ici avec mon flobart à pleine mer, quand on était allés pêcher le bar.

JEAN BAILLET



La période voitures a été assez courte, les tracteurs c'était l'idéal.

MARC CARPENTIER



C'est moi qui ai ramené le premier tracteur à Wimereux, un Poney à essence, acheté à Marquise, encore assez haut sur roues. Je mettais à l'eau devant le Grand Hôtel.

ANDRE DARCOURT



On n'a plus qu'à rentrer à Wissant vent arrière. Inutile de rester là, contre vent et courant unis dans le même sens. (...) [arrivée un peu avant basse mer]. La plage est déserte, encore un peu éclairée par un soleil qui décline au large du Gris-Nez, se noie peu à peu dans des nuées rosâtres. (...) Le bateau atteint les premiers rouleaux, son cul se soulève au passage des crêtes, on glisse en douceur pendant que l'étrave écrase l'eau, la quille frôle le sable, aussitôt on amène la voile et on vient s'échouer avec l'aire acquise, dans la rigole où se vide une basse. Antoine-Marc reprend toujours la barre pour ces quelques instants, quelques mètres gagnés et c'est parfois une heure de repos en plus pour l'homme qui est désigné pour fléter. Fléter, c'est aussi une servitude de la baie : c'est remonter le bateau au plein en suivant la montée de l'eau. [Une ligne et une ancre ont été installés, de l'étrave du bateau dans la direction de la plage]. Le marin dont c'est le tour reviendra dans deux ou trois heures et passera une partie de la nuit à monter l'ancre et la ligne, [à mesure de l'avancée de la mer], à profiter d'une basse où le bateau flotte au calme pour le ramener un peu plus en amont ou en aval et arriver juste au plein sur l'emplacement habituel.



JACQUES CLIPET



LE DÉBUT DE LA PÊCHE

L'équipage regagne ses places habituelles et le bateau, avec la mer qui monte, passe d'une joue sur l'autre. « I barloque ! ». Antoine Marc a soulevé la bâche qui couvre sa manne de cordes et sort la bouteille. Il en boit une gorgée et la passe à l'équipage, qui en fait de même. (...) A part le signal du mouvement du bateau, le silence règne. Quand le bateau s'ébroue un peu plus à chaque lame, le père Lefebvre embraque une brasse de la ligne puis une autre. Le mât est mis en place en s'aidant du palan de grand-voile. (Un matelot) pousse au large avec un aviron. Le gouvernail est mis en place sur ses aiguillots. Puis la grand-voile est hissée, le bateau dérive pour se mettre le nez dans le vent. Le père Lefebvre embraque doucement la ligne et dit « Elle est levée » : l'ancre arrive contre le bordage, et elle est embarquée. Deux petits coups d'aviron pour abattre et on est parti. (...) Le bateau en marche, poussé par un petit vent débonnaire, les langues se délient. On parle de choses et d'autres, de la couleur

de l'eau, du courant qui nous mène trop vite, avec le vent au grand largue. L'équipage croche les œilletons de ris et choque la drisse, la voile ne fait plus qu'une petite poche qui nous déhale tout doucement, de lame en lame. Antoine Marc énumère les alignements : le Mont de Couple par la Tache Verte, si on allait pêcher dans l'Accu, on commencerait là en gagnant un peu au large ; la Motte du Bourg par le bout de la digue : (il s'adresse au barreur) « Sortez un peu la Motte, on passera à terre des Wargues, il y a de l'eau et on aura moins de courant... »

JACQUES CLIPET



LE PARTAGE DE LA PÊCHE – LA COMMERCIALISATION

[Les roussettes] Ils partageaient sur le sable, en nature, pas l'argent de la vente. C'était d'ailleurs un sale truc, parce que vous aviez des charges, pareil, à l'époque, les Invalides*. Le petit patron il recevait sa feuille d'Invalides. À l'époque, ils étaient 4 à bord, c'était nécessaire pour pousser le bateau. Le percepteur, il allait dans les maisons tous les mois pour chercher leurs invalides, bien souvent c'était des histoires : il n'y avait rien dans les maisons, ils avaient partagé les roussettes, c'était pour vivre la semaine, par exemple.

JEAN-MARIE DUCHEMIN



Paiement à la part toujours : 2 parts pour le patron et le bateau, une part pour le matelot qui amenait son matériel, mais il était tenu aussi d'être là pour l'entretien du bateau, calfater. Le patron ne faisait pas tout le boulot seul. Les Invalides étaient payés par chacun, ils déposaient trop souvent le rôle, ne cotisaient pas et c'est pour ça qu'ils n'avaient pas de grosses retraites.

JEAN-ALAIN PENEL

La carette appartenait aux paysans, ils étaient payés, et ils avaient droit à une caudière* d'hérin*.

PIERRE TERNISIEN



C'est sa femme Rosalie qui assure le plus souvent notre ravitaillement en poisson, ou elle délègue deux de ses enfants, qui sont déjà une kyrielle. La petite Rosalie, l'aînée, fait office chez nous de femme de ménage. On voit parfois arriver ceux qui suivent, Arthur et Marthe, portant par la queue une paire de roussettes aussi grandes qu'eux. La mer est vide.

JACQUES CLIPET (1935-1938)

Nous rentrons et cachons soigneusement notre pêche. Il serait de mauvais ton d'étaler ce monceau de morues, surtout pour nous, amateurs. (Trois morues sont mises à mariner au gros sel...) (...) Nous apprenons que les Audressellois en ont fait des pêches formidables au Gris-Nez et sont même venus en vendre à Wissant, ce qui est très mal vu. « Elles sont en avance cette année, disent les vieux, mauvais signe pour l'hiver qui vient ».

JACQUES CLIPET



On faisait la saison de sole, février-mars, carrelet ensuite. On essayait de taper dedans le week-end, pour vendre sur la plage. La plus belle source de revenus, c'était la vente sur la plage, même si on ne pêchait pas grand-chose : avec deux caisses de divers, t'avais fait ta journée alors que chez le mareyeur t'aurais rien gagné.

ERIC LEHMANN



[Roussettes] Les femmes s'en vont ensuite vendre ces poissons très bon marché, de ferme en ferme, ou dans les villages de l'intérieur, quelques-unes jusqu'à Hardinghen, où il y a encore des familles de mineurs. Elles vont par deux, suivant leurs affinités, chacune chargée d'un gaillon, petite manne plus coquette que les grosses mannes destinées aux lignes. Chaque couple a son secteur et aucun ne débordé sur le secteur d'un autre. (...) C'est le seul contact avec les gens des terres. Elles partaient au petit jour, pour arriver quand les ouvriers, les gens se levaient à Marquise. C'était vendu dans la matinée ; à midi une heure elles étaient rentrées, le temps de faire la route à pied. Des fois, en plus du panier sur le dos, elles avaient une rondelle* avec le débris*, quelques plouzes*, quelques carrelets, une paire de moruettes.

JACQUES CLIPET

► LEXIQUE

Bout-dehors : bout-dehors de foc ou bout-dehors de malet :

petit mât horizontal sur lequel sont arrimées les voiles.

Caudière : marmite ou récipient pour cuire le poisson. Par extension, plat de poisson préparé dans une caudière.

Débris : le poisson de second choix.

Étambot : pièce de bois droite qui termine l'arrière des navires.

Hérin : hareng.

Invalides : raccourci pour désigner les cotisations du marin au régime de retraite, maladie, accident.

Plouze : autre nom du Tacaud commun

Rondelle : petit panier plat pour présenter le poisson à la vente



LES SAISONS DU POISSON

« On a vu au moment de Noël, il y avait encore des grosses soles, des quantités importantes. Je l'ai fait pas mal de temps. En fait il fallait surveiller la météo. »



L'hiver, quand le vent était ici, on partait à Audresselles. On allait pêcher en saison de sole, mais c'était un accord : on ne vendait pas sur la place à Audresselles. Eux ils venaient ici aussi pêcher, on s'arrangeait très bien ; une condition : on leur laissait la vente. On passait par la route on laissait les bateaux à Audresselles sur la place, on revenait en voiture ; on avait une très bonne entente, on était pas mal, tout le monde partait.

FRANCK BEAULIEUX



Du temps de mon père, on désarmait systématiquement l'hiver, de fin décembre jusqu'en février, et tout le monde allait dans les champs, dans une ferme, ou ailleurs s'il se présentait un petit boulot. Quand ils ont mis l'eau au village, je suis parti travailler à faire les tranchées, pour amener l'eau à Wissant, moi à Saint-Pô, d'autres à Audinghen, ils avaient de la chance de travailler là tout l'hiver. On désarmait, parce qu'on n'aurait pas pu payer les Invalides*, on n'aurait même pas pu bouffer, les merlans étaient partis. À



Noël c'était terminé ; on voulait rallonger un peu mais ... Ça recommençait avec du carrelet maigre comme un clou, qui ne valait rien. Et alors ? En tant que pêcheur, on avait toujours cette ambition de repartir en mer le plus rapidement possible. On faisait là une erreur : on aurait encore pu, pour celui qui avait trouvé un travail, rester un mois de plus. Mais on était pris entre deux feux : il y avait la question des Invalides, pour votre retraite. J'ai travaillé quelques mois à faire tout ça, j'ai eu une retraite pour ça [mon travail salarié]. Mais si vous remontez à mon père, mon grand-père, ils n'étaient pas déclarés, alors pour leur pension ils avaient rien ; alors ils recommençaient trop vite. On était pris entre deux feux, vous aviez du travail à terre, il y avait du pain sur la table, mais pour vos Invalides ? À cause de ça moi dans cette histoire là, il me manque 5 ans de navigation, les 5 ans d'hiver désarmé.

JEAN-MARIE DUCHEMIN



La diversité des « métiers » pratiqués sur les flobarts s'explique particulièrement par les cycles saisonniers du poisson qui se rapproche ou s'éloigne vers le large, se disperse ou se regroupe en bancs, selon les cycles du frai, du nourrissage et de la reproduction. Par exemple, la sole vient frayer vers février-mars près de la côte. Le crabe se remplit au printemps, puis il mue et n'est plus d'une qualité suffisante durant plusieurs semaines. Les flobarts étant des petites embarcations, les mauvais temps ne sont pas praticables, notamment les périodes décembre-janvier. Par ailleurs, les courants trop forts par marée de fort coefficient créent des dégâts ou des pertes d'engins, et le poisson ne « travaille » pas de la même façon pendant le flot*, l'ebbe*, ou au moment des renverses de courant, fin de flot ou fin d'ebbe. Les métiers traditionnels, les plus anciens, et aujourd'hui pratiquement disparus, sont les cordes (palangres) et les filets dérivants. Les métiers devenus dominants après les années 1960-1970 sont ceux de filets fixes, trémails et maillants. La pêche à la traîne est aussi très ancienne, pour le maquereau surtout, le bar plus récemment. Des métiers complémentaires ont été pratiqués : lignes flottées pour la taupe, casiers pour le homard et le crabe, surtout à Audresselles. D'autres techniques de pêche ont été amenées ou améliorées par les plaisanciers, comme la cuiller à la canne. Les métiers de côte (filets, cordes, casiers, mais aussi moules,



crevettes) ont eu une grande importance pour la survie des familles, mais ils ont régressé puis pratiquement disparu. Les pêches en flobart se succèdent selon un calendrier précis lié aux rythmes biologiques et au comportement saisonnier des poissons et des crustacés, mais aussi aux engins de pêche utilisés et aux conditions météorologiques.

Jusqu'aux années 1920, les harenguiers spécialisés d'Equihen et Wissant font le hareng de début octobre à décembre, voire janvier pour le hareng guai*, puis le maquereau aux filets dérivants ou à la ligne de fin avril à août.

Pour les petits cordiers, du temps où le métier de cordes était dominant, le rythme était le suivant :

- ▶ Sole de février à avril, puis carrelet d'avril à l'été, aux petites cordes, ou bar à la traîne de juillet, parfois mai, jusqu'en octobre
 - ▶ Merlan et morue de septembre à décembre
 - ▶ Congre en septembre-octobre, aux grosses cordes
- Métiers complémentaires : pour beaucoup de ces petits bateaux, hareng aux filets dérivants de début novembre à mi-décembre. Métier de taupe : fin de l'été. Métier de casiers : de février à août. Trémail
- ▶ Sole de février à l'été, carrelets d'avril au début ou à la fin de l'été,
 - ▶ Morue, merlan, de septembre à décembre.





Quand l'hiver était dur à ce moment-là, à la fin de tout, il y avait des Sarrazins* sur la mer, des glaces. À c'moment-là, pour le souper, une caudière* de fricassée (sauvage) pour le dîner, une bonne iauw au soir, un héryn, avec ? Ils alloetent « éparfumier » : les fermiers ont les tas de fumier dans les cours ; quand c'est gelé par la froidure, un matelot [demandait] « t'as pas un peu de travail ? » Ils alloetent épar [-piller] le fumier, « éparfumier ».

PIERRE TERNISIEN



L'hiver, on essayait de pousser le plus tard possible ; on désarmait au moment de Noël. Période de désarmement, c'est pas une question de vente, ni de ressource ; on tempore un peu. Monter les trémails, entretenir le matériel. Le problème n'était pas la vente, mais les sorties sont [plus difficiles].

BERNARD CHAPUT



Mai à juillet-août : le carrelet et à cette époque là on faisait les casiers aussi.

ANDRE DAR COURT



Automne : bar, morue, hareng et merlan.

JEAN-ALAIN PENEL



Avant, les saisons c'était régulier. Maintenant, il faut aller de plus en plus large. Le patron à Christelle [son épouse], avec qui j'ai navigué, lui il bouge : il va à Dieppe...

FRANCK BEAULIEUX



On a vu au moment de Noël, il y avait encore des grosses soles, des quantités importantes. Je l'ai fait pas mal de temps. En fait il fallait surveiller la météo. On tendait à cul de basse iaux*. Quand vous regardez le Blanc-Nez, le Dover Patrol, on avait nos repères, on arrivait à pleine mer à savoir exactement la limite quel que soit le coefficient de marée, où on pouvait tendre. On tendait du navire Baron pour revenir sur Wissant. C'étaient que des grosses soles filets qui se vendaient très cher, même si les quantités étaient pas très importantes. Un moment formidable, juste avant les fêtes. Les gens se demandaient ce qu'on était en train de faire avec nos filets, au ras de la côte. On n'était pas beaucoup à le faire : les gens disaient « il va tendre pour finir sa saison, gagner 3-4 sous ». Le lodage* c'est plus l'été. Intéressant, parce que vous êtes en face du petit Blanc-Nez, vous êtes au-delà de Saint-Pô, beaucoup de crabe, de divers ; pour vendre au détail c'est plus intéressant. Pour finir vos trémails, c'est la période où il n'y a pas beaucoup de poisson. Il y a des bateaux de Boulogne qui désarment. Nous c'est intéressant, il y avait énormément d'estivants. Le lodage c'était également au moment des morues, mais pas beaucoup ; le temps était très changeant, on appelait la météo.

L'amolliment* : on travaille avec l'étales*. Pleine mer à 14 h, vous allez tendre à pleine mer ou une heure après, et 3 heures après vous laissez passer l'étales, vous allez attendre la renverse*. Selon les coefficients, vous avez l'ancre, la lenne*, la boque* et le casse-marée*, qui est très important, la petite boule avant la boque, c'est elle qui vous dit quand arrive l'amolliment, le casse-marée vous le voyez pas parce que ça tape, mais il arrive un moment le casse-marée remonte, la lenne elle va même flotter, il faut faire attention de ne pas la prendre dans l'hélice. Il y a même un moment où elle va dans l'autre sens et commence à travailler dans l'autre sens : c'est



le renvoi. De là il faut anticiper un petit peu, dès que vous voyez renvoyer, il faut s'activer. Si vous avez deux ou trois tésures* à cueillir, parce que la dernière si vous la cueillez en plein courant de marée ...

BERNARD CHAPUT

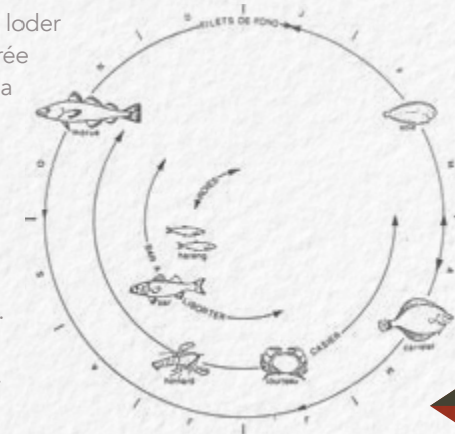


La ressource, ce que je pense c'est que les gens ont bien souvent scié la branche sur laquelle ils étaient assis. Je vais vous en citer des exemples. Ici ou en mer du Nord, maintenant il y a des endroits où on n'a plus le droit de pêcher. Dans les années 60, on pêchait des petits lieux noirs pour les remettre à l'eau. Déjà là on aurait dû plus tôt mettre des maillages beaucoup plus grands et des tailles ; ce n'est pas quand il est trop tard qu'il faut intervenir. Au niveau de la sole, pour les petits bateaux, quand ils ont commencé à pêcher la sole au trémal, en février, moi je la pêchais au chalut au mois de juin, je leur ai dit « les gars, vous êtes en train de scier la branche sur laquelle vous êtes assis, vous pêchez la sole quand elle se reproduit ». Ils pêchaient ça sur le Vergoyer, des soles roguées. C'est vrai que c'est bon une sole roguée, je vous l'accorde. Mais là vous faites la plus grosse erreur : vous tuez la poule aux œufs d'or, vous pêchez dans la frayère, le poisson n'a pas le temps de se reproduire.

JEAN-PIERRE NOEL

► LEXIQUE

- Boque : flotteur
- Casse marée : nom d'un cordage
- Caudière : marmite ou récipient pour cuire le poisson. Par extension, plat de poisson préparé dans une caudière
- Ebbe : marée descendante, ou courant qui se produit à marée descendante (contraire de flot)
- Etales (ou renverse) : moment entre deux marées où le courant est nul.
- Flot : marée montante, ou courant qui se produit à marée montante (contraire : ebbe)
- Hareng guai : hareng qui, après avoir frayé, est vide de laitance et d'œufs.
- Invalides : raccourci pour désigner les cotisations du marin au régime de retraite, maladie, accident
- Lenne : mot patois pour ligne
- Pêcher à l'amolliment : tendre ses filets ou ses cordes, attendre la renverse du courant (la marée renvoie) et cueillir. Différent du lodage.
- Pêcher au lodage : tendre ses filets ou ses cordes, les laisser « loder », revenir cueillir à la marée suivante. Différent de la pêche à l'amolliment.
- Renverse (ou étales) : moment entre deux marées où le courant est nul.
- Sarrazins : glaçons
- Tendre à cul de basse iaux : tendre en fin de marée basse.
- Tésure : pour tésure, ensemble du train de pêche.



LES POISSONS ET LEUR PÊCHE

« Le mec qui connaît pas trop, il va pêcher des carrelets, des limandes au mois de novembre c'est pas un problème ; mais le bar, ça a toujours été un poisson difficile à traquer. »



LE BAR

Les yeux des autres sont tournés vers Antoine-Marc qui sonde, embraque, file un peu de ligne quand la vitesse s'accroît. « Pas d'apparence, ils ne sont pas là, plus au large peut-être ». Les apparences, ce sont les oiseaux, qui chassent en même temps que les bars, parfois une petite nuée de sprats, qui sautent en l'air devant l'attaque. (...) Antoine-Marc embraque, la pelle de dessus, la corde et le plomb, puis avec précaution la pelle de dessous, qui plonge ou s'en va au travers de la route avec une brutalité incroyable. Le bar est maintenant tout près, on voit son énorme queue ouverte à fleur d'eau.

JACQUES CLIPET



Au Portel et Equihen, ils avaient des flobarts aussi. Mon arrière-grand-père était un Berckois d'origine. Il a dû connaître sa femme par ici ; mais là-bas c'est du sable, ici c'est plein de ridens*. Il y a plus de poisson quand il y a des ridens que quand il y a du sable, malgré qu'il y a des bars, aussi, au Blanc-Nez, au Cano. Pour pêcher du crabe ou du homard, il faut des ridens. Ici c'est rempli de ridens jusqu'à la sortie du Fort. Les ridens, c'est des rochers qui découvrent à marée basse ou non ; le poisson il chasse dans les rochers. Les noms des ridens en partant d'Ambleteuse : la Langue de Chien, La Langue de Chat, la Liette Verte (le plateau à gauche de Verguette) ; en face il y a les Wardes qui découvrent quand il y a des grandes marées, Verguette, le Gros Hure, le Petit Hure, Auclève, Liette à zom, jusqu'à la Vierge, Caberlin, avant il y a encore... j'ai une carte avec tous les noms des ridens dessus mais je l'ai prêtée...

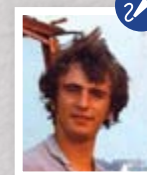
JEAN BAILLET

« Eh oui, les apparences, autrefois, on les voyait souvent, aux deux bouts de la baie. Ça soutenait l'ambition, on tendait vite les cordes et on allait faire quelques bords sur le riden. Une dizaine de bars, et des gros, ça rapportait plus que 50 kilos de carrelets. Et on pêchait avec n'importe quoi, des pelles en coton, au bout une amique*, un bouquet de plumes ou un sprat salé. Maintenant on dirait que la mer est vide. »

JACQUES CLIPET (CITANT UN PÊCHEUR)

Au métier de bar, j'étais pas fortiche à ça. Par contre, j'étais avec Gérard Bonnière, alors là les amers* pour trouver les endroits précis ; on travaillait beaucoup au riden Coco, à la Pointe aux Oies, sur votre droite en allant à Ambleteuse, qui découvre à marée basse aux grandes marées. On appelait ça le riden. Il y avait du poisson à pêcher

ANDRE DARCOURT



Le bar à la traîne, j'ai jamais eu de chance. J'ai essayé, avec Bertrand [Louf] ; on a essayé mais j'ai pas de patience, ça me prend très vite la tête. Quand je vais à la canne ici [en Irlande], ou à la traîne, si je n'ai pas pêché quelque chose dans les deux premières minutes je me lasse tout de suite, j'en ai très vite marre.

ERIC LEHMANN




Le bar, à partir de mai, il commence à y en avoir pas mal, sur les Ridens. Mais il y a autre chose à pêcher. [Par contre] en septembre-octobre, c'est vraiment la saison, il y avait des grosses quantités. On pêchait à la traîne, il y avait aussi l'arbalète*, et le système de palangres*.

A la traîne, vous avez une ligne que vous montez à une brasses* et demie, vous mettez votre clipot*, vous traînez un plomb, de là vous allez toucher le fond. À 11 brasses et demie derrière, vous allez toucher le fond avec le plomb ; c'est l'origine de la pêche au bar. L'arbalète a été inventée après ; plus pêchante, mais si vous êtes un bon pêcheur de bar, avec une ligne, vous ne vous emmêlez pas, vous ne faites que ça. Le bar mordait, « avec une pelure de patate vous en prenez », disait Pierre Ternisien, il fallait être rapide ; le souci de l'arbalète, vous étiez souvent emmêlés, or le temps était imparti : vous deviez pêcher parfois en une demi-heure, trois quarts d'heure. Quand le bar levait, au large - vous le voyiez avec les grisards, les cormorans - pas question de perdre du temps. Quand vous crochetiez, il fallait débrayer, pour décrocher.


BERNARD CHAPUT






 Le bar était vendu aux mareyeurs, un peu chez Fouquet, l'Hôtel en bas. Les Anglais venaient festoyer là, l'été et l'hiver, mais ça ne permettait pas d'écouler toute la pêche.

JEAN-ALAIN PENEL

 Quand il y a du bar, souvent repéré par l'apparence de mouettes en train de pêcher en surface, il est très localisé. On voit alors tous les bateaux de pêche passer les uns derrière les autres sur la tâche. On pêche aussi le bar à la dérive et la grosse difficulté de cette pêche est de trouver les vifs et de les conserver vivants. Ces vifs sont accrochés à l'hameçon et par un plomb de plusieurs dizaines de grammes se font promener sur le fond rocheux. La pêche sur les épaves consiste à pêcher en dérive au dessus d'une épave à l'aide d'un plomb cuillère de 250 à 500g.

LES BARSISERS PORTELOIS


 La pêche du bar en bateau, moi je l'ai faite. En plaisance, on pêchait avec des lançons*, au vif, ça cartonne. Mais la pêche à la côte, c'est spécial, il faut être côtier, il faut connaître la côte. Le mec qui connaît pas trop, il va pêcher des carrelets, des limandes au mois de novembre c'est pas un problème ; mais le bar, ça a toujours été un poisson difficile à traquer.

JEAN-PIERRE NOEL




LA MORUE

Il s'agit de trouver le bon riden, la bonne épave, de mouiller une ancre, et de mettre à l'eau une ligne garnie d'un ou plusieurs d'hameçons, animée à la main ou à la canne. Selon l'époque, le type d'haque* (ver, poisson, plume, poisson artificiel...), le fond, le courant en lien avec l'heure de la renverse, il est possible de capturer morue, poisson plat, dorade... La morue a longtemps été un poisson du pauvre mais elle a progressivement intéressé de plus en plus les consommateurs. Dans les années 1970-1980, plus occasionnellement par la suite, les flobarts ont fait de fortes pêches de grosse morue, à la canne, mais surtout au trémil, à l'automne (octobre-décembre). Cela nécessitait des choix de la part des pêcheurs, car à la même époque de l'année, il est possible de pêcher du bar à la traîne (octobre-novembre) ou du merlan aux cordes (octobre-décembre).

 La saison de morue et de bar, c'est presque la même chose, mais à la traîne on ne pêche pas de morue. Si la morue admettons est à 3 F, le bar est 10 F par exemple. Avec des cuillers, avec des pompons, tu pêches des morues, mais pas des bars. Le temps passe, si tu as loupé ta marée tu dois attendre le lendemain. On s'est aperçu que sur les ridens au large de Boulogne on pêchait beaucoup plus à la canne avec des vers qu'avec des trémails... anecdote : quand on a commencé à pêcher des morues en grosse quantité, 3 à 400 kg, on pêchait plus qu'avec des trémails, et c'était moins coûteux.


MARC CARPENTIER

 En pêche accessoire, la morue. Malheureusement c'est un poisson qui est devenu rare, on n'en voit quasiment plus, ici, c'est fini. Il peut arriver d'en prendre une par ci par là. Pourtant il y a eu une période bénéfique pour la morue, j'ai des bons souvenirs de pêche à la morue.


JACQUES BARRY

LA ROUSSETTE

La roussette est un poisson de cordes. Elle a eu longtemps une certaine importance, notamment à Wissant. Vendue aux paysans et aux ouvriers, dans les campagnes et les villages, elle est appréciée parce que bon marché et sans arêtes. Sa pêche décline puis disparaît presque, sans doute parce que la roussette perd ses acheteurs, au profit de poissons plus nobles, qu'elle est mal valorisée par les mareyeurs, et peut-être du fait de sa raréfaction. Elle est occasionnellement pêchée au trémil.

 Quand on allait à roussettes, on faisait sa journée. Christelle, ma femme, elle en écorche à peu près 80 à l'heure, mais faut y aller.

ERIC BEAULIEUX

 Plus tard, ou le lendemain, devant les maisons de pêcheurs, c'est une vraie boucherie : il faut écorcher toutes les roussettes avant d'aller les vendre. Hommes et femmes s'y mettent, sur des petites tables rondes posées sur un X



LE CONGRE

Le congre est aussi un poisson de cordes, pêché en général sur des fonds caillouteux, où il se dissimule.



Je le faisais, le congre, avec 600 hameçons. En saison, quand il y avait des grandes marées, on voyait bien les ridens. On faisait les marées de basse mer au soir, vers 7-8 h, 9-10 h, à la nuit tombée, on n'avait pas de GPS on se repérait à la falaise. C'étaient des gros hameçons, un hameçon tous les deux mètres.

ANDRE DARCOURT



On pêchait quand il y avait des bonnes marées bien propices, mais on n'était pas très à l'aise avec ça, moi j'avais peur des congres et lui des hameçons, alors tu vois l'équipe ! On tendait nos cordes à la Pointe aux Oies et des fois le long de la digue Nord. Il fallait bien viser, si t'étais un peu trop loin, tu pêchais rien. Il fallait tendre très près, tout près, c'était pas rassurant comme endroit.

ERIC LEHMANN



MORUETTE, MERLAN, SOLE, CARRELET, LIMANDE, TURBOT

Les petites cordes permettent de capturer du poisson plat (sole, carrelet, limande, flet...) ou du poisson rond (merlan, moruette...). En général, chaque homme apporte sa manne* ou ses deux mannes de cordes, parées et haquées par la famille.



Pêches d'été. Pêche à la sole, pratiquée de nuit. On embarquait à la nuit tombée, le patron portant sa grosse lanterne de bois et de verre, éclairée par une bougie.

Les soles sont capricieuses et ne mordent pas toujours au même moment. (...) il existait des lignes spéciales avec des petits hameçons dont la courbure était circulaire. Par la suite on a pêché avec des lignes à carrelet.

Pêche au carrelet, qui est devenue la plus courante. Si la marée s'y prêtait on essayait de pêcher à cheval sur le jour et la nuit.

JACQUES CLIPET



Métier de merlan, un peu après le hareng, souvent quand les bancs de hareng étaient passés ; le bar suivait les bancs et partait. L'hiver, l'amorce était du maquereau congelé, on faisait des cades. Ils en pêchaient beaucoup : sur 100 hameçons, il y avait 99 merlans.*

JEAN-ALAIN PENEL



CASIERS : CRABES ET HOMARDS

Les fonds rocheux à proximité de la côte sont favorables à la pêche du crabe et du homard, même si le crabe fréquente aussi les fonds sableux. Les casiers sont en général construits par les pêcheurs eux-mêmes : casiers cylindriques à armature bois (tambours), lestés avec des pierres plates, puis semi-cylindriques, en demi-cercles de ferraille fixés sur un socle en béton, plus récemment casiers en polyester achetés chez les fournisseurs boulonnais.

D'abord mouillés un par un, les casiers sont ensuite mouillés en filières, laissés en mer durant toute la saison (mars-avril à la fin de l'été), visités et réamorçés chaque jour. Ces métiers se sont développés avec l'avènement du tourisme, à partir de la fin du XIXe siècle, mais surtout après 1945. Cela a amené sur la côte des estivants et des restaurateurs, acheteurs de ces crustacés pas évidents à conserver et à vendre correctement en marée.



On allait au forgeron les faire à Maninghen. Il faisait le socle et l'armature. On donnait un coup de main, ça revenait moins cher. On les habillait ensuite, c'était mon métier : ramendeur. On travaillait casier par casier, 80 casiers, ça nous faisait 80 kg de crabes, des fois un homard. Les casiers restaient en mer.

ANDRE DARCOURT



Mon père, il posait ses casiers à marée basse ; il les relevait à la marée suivante. Il amorçait avec (sans doute) des têtes de poisson, comme on fait aujourd'hui je pense. Il mettait deux casiers. Il prenait du crabe principalement, le homard était moins courant. Il y a des périodes où il y en a beaucoup, d'autres moins. Depuis 3-5 ans, il y en a pas mal.

JACQUES BARRY



Les casiers, on partait au mois de février jusqu'en octobre. L'haque c'étaient des chinchards qu'on allait chercher sur les quais. Je vous jure, les grands coffres, bleu et blanc, je revenais tous les jours, j'avais trois caisses de homard, je les remplissais ; avec cent casiers. J'ai jamais vu ça de ma vie ! J'ai dû acheter des auges à vaches pour faire des viviers. J'ai un grand vivier dans mon cabanon, deux autres dans mon camion isotherme. C'était il y a deux ans, l'année passée [il y en avait] un petit peu moins, mais un peu quand même. Mais il y a eu des destructions : après ils sont venus avec des filets à sole. Les plaisanciers, ils coupaient les filets pour récupérer les homards. On aurait dû dire, même pour moi, un coffre et demi maximum, l'autre coffre et demi vous les remettez à la mer. C'était vendu ici, aux estivants, les Belges, les hôtels...*

JEAN-JACQUES BAILLET

► LEXIQUE

Amer : point de repère fixe et identifiable sans ambiguïté utilisé pour la navigation maritime.

Amique : en français équille, petit poisson long et mince qui se cache dans le sable.

Arbalète : grand clipot en acier monté sur les lignes de traîne au bar.

Brasse : mesure marine de profondeur (environ 1,60m)

Cades : terme local pour des morceaux de poisson découpés pour amorcer un hameçon.

Chinchard : caringue, maquereau anglais, saurel commun ; poisson commun des côtes boulonnaises.

Clipot : tige métallique d'une vingtaine de centimètres supportant un bas de ligne.

Corde : ligne de fond

Haque : amorce placée sur les hameçons

Laçon : nom donné à plusieurs espèces de petits poissons marins capables de s'enfouir dans le sable.

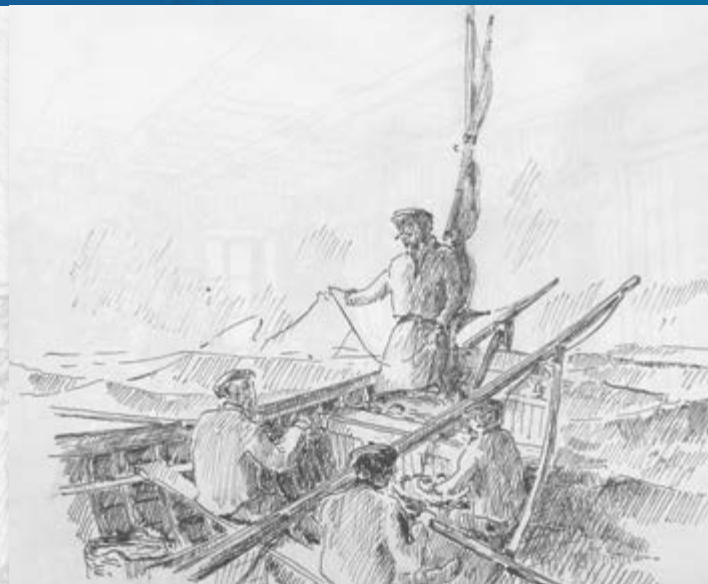
Manne : panier utilisé notamment pour contenir les cordes.

Palangres : ligne sur laquelle sont fixés plusieurs cordages se terminant par un hameçon.

Riden : haut-fond dû à un banc de rochers ou à des dunes sous-marines.

LES TECHNIQUES DE PÊCHE

« Les peilles, ils les faisaient eux-mêmes, avec un appareil. Ils mettaient des ancrs comme ça avec une bouée. Ma grand-mère était une championne pour amorcer et ranger dans le basket, avec un demi-zinc. »



Le plomb, faut que ce soit du plomb. Pourquoi ? Parce quand il tape sur un rocher, ça fait un bruit sourd, il n'effraie pas le poisson ; l'acier sonne et le poisson se barre.

MARC CARPENTIER



« Si on te met un mauvais bifeck tu vas rien manger, le poisson c'est pareil... » et il avait raison. Il essayait de tout. C'est le mouvement et la couleur qui jouent beaucoup, selon la luminosité, la limpidité de l'eau, la couleur influe énormément... Alors si tu connais bien ton métier, tu utilises des rouges, des verts, des blancs... selon la luminosité, la limpidité de l'eau, tu choisis.

Le poisson change de comportement. En général, ils sont toujours aux mêmes endroits. Si un poisson est là, c'est qu'il a à bouffer... des moules, de l'amillage*, sur des abris où le petit poisson se protège du courant, et les gros viennent bouffer les petits. À 2 m près tu peux faire une grosse pêche, et l'autre à 2 m, il fait rien.

MARC CARPENTIER



Le bar c'est fini. Avant, j'allais pêcher au Gris-Nez, à liborter*, au caoutchouc, à l'arbalète. Il y a toujours du bar, mais on n'a plus le droit de rien. Pour un bar, ça ne vaut pas le coup d'aller liborter, parce que vous allez le pêcher à la dérive ; pour un qu'il nous faut, on va arriver à le pêcher en allant à la pêche à la dandine. Pour un qu'on a droit de pêcher, c'est pas la peine d'aller à l'moulière, de mettre une demi-heure pour y aller. La moulière, c'est entre le phare et la Sirène, il y a du courant là-bas. Le riden, il est en face ; on appelle ça l'moulière, c'est là que tout le monde va liborter. J'ai commencé avec un plomb et un seul leurre: au début faut commencer doucement. À l'arbalète, c'est pas évident, faut avoir l'habitude ; il faut que ce soit bien équilibré, avec les mêmes caoutchoucs de chaque côté. Je n'ai jamais fait la pêche au vif* parce que les lançons* il faut aller les chercher là-bas je ne sais où, au large.

JEAN BAILLET



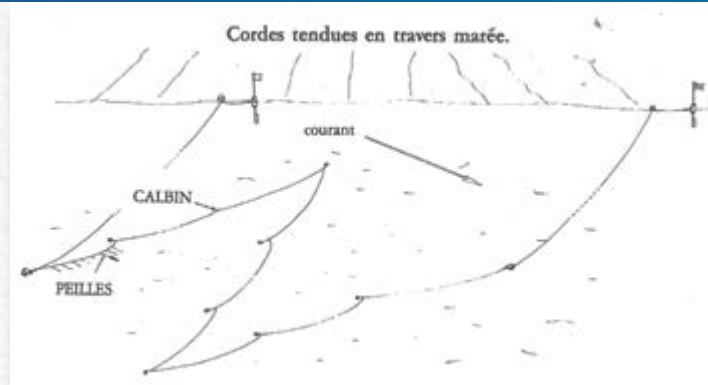


MÉTIER DE CORDES

Les cordes, dans le Boulonnais, sont les lignes de fond (palangres en français, baux en Normandie...), garnies d'hameçons. Selon la taille des hameçons et l'échantillonnage de la corde, la saison, plus secondairement l'amorce, on pêche du merlan et du poisson plat (sole, carrelet, limande...)(petites cordes ou califets), congre, chiens de mer... (grosses cordes).

Le métier de cordes nécessite un travail important à terre : dépéquer, parer (nettoyer les hameçons, débrouiller les pelles*, redresser et réparer les ains (hameçons), haquer (amorcer), lover les cordes dans les mannes.

Le métier de cordes reste longtemps, jusqu'aux années 1960, le principal métier sur les flobarts. Il est supplanté par le métier de filets (trémil, maillants) dans les années 1970, qui demande moins de travail, s'avère tout aussi efficace, voire plus efficace, et bénéficie des progrès techniques.



Mon grand-père a fait le métier de cordes, cordes à merlan. Les pelles, ils les faisaient eux-mêmes, avec un appareil. J'en ai reproduit un, par rapport à une ancienne. Ils mettaient des ancrs comme ça avec une bouée. Ma grand-mère était une championne pour amorcer et ranger dans le basket*, avec un demi-zinc*. Les hameçons étaient rangés tous du côté zinc avec des sciures (parer c'est quand le poisson il est détaché, on fait une demi-clef). Ma grand-mère elle était myope mais c'était une championne. Si c'est mal lové ça fait une pelote, si un hameçon est mal mis dans la rangée ça dégage dehors. Ils haquaient* avec du maquereau, parfois un peu de vers. Ils travaillaient avec les mêmes lignes. Il y avait 4 périodes : la sole après l'hiver, février-mars ; période de crabe et homard, mai-juin-juillet ; le poisson plat, carrelet, limande, l'été ; l'hiver c'était le cabillaud puis le merlan. 4 saisons. Parfois il y avait deux ou trois mannes [de cordes à bord].*

JEAN BAILLET



Les cordes c'est du boulot. Au trémil, tu rentres c'est tout, tu nettoies un coup.

VINCENT DELLIAUX



L'HAQUE POUR LES CORDES, LES LIGNES, LES CASIERS

L'amorce (haque) pour les cordes ou les casiers était autrefois produite autant que possible par les pêcheurs eux-mêmes. Le ver de plage est « foui » au palot. Les amiques (équilles) sont des petits poissons qui se cachent dans le sable et que l'on met au jour à marée montante à l'aide d'une braque, un soc en métal au bout d'un manche. La ressource en ver s'épuisant, les pêcheurs l'achètent, en provenance de la baie de Somme, ou d'Equihen ou de Waldan. Ou ils s'organisent pour aller fouir sur des plages plus éloignées, Sangatte parfois, Waldan.

A défaut, l'haque est achetée à Boulogne : par ordre de préférence, encornet, seiche, chinchard, flet, maquereau, hareng, ou simplement des têtes de poisson, résidus du filetage du lieu noir ou du cabillaud. Cet achat peut représenter une charge importante.

La conservation de cette haque, si le temps ne permet pas d'aller en mer, est tant bien que mal assurée en la salant, ou en la congelant.



Ces deux pêches [sole et carrelet] nécessitaient l'approvisionnement en vers. Dans des temps que je n'ai pas connus, la baie de Wissant fournissait assez de vers à elle seule. Elle était peut-être plus vaseuse, abritée qu'elle était par le Banc à La Ligne. [pêche de la rousette] Il fallait beaucoup d'équilles pour amorcer généreusement chaque hameçon : une moyenne ou la moitié d'une grosse, ou encore deux petites entortillées l'une sur l'autre. Toutes les familles descendaient au bas de l'eau, hommes, femmes, enfants, chacun sa braque* sur l'épaule, son petit sac de toile à la ceinture. On commençait à fuir* devant Wissant. C'était un plaisir de voir sauter du sillon tous ces petits poissons argentés, de les attraper avant qu'ils ne s'enterrent ou regagnent l'eau. Tout le monde se prenait au jeu, gaiement. (...) Le spectacle de tous ces groupes labourant avec conscience au lever ou au coucher du soleil sur un des caps pour décor m'enchantait.

JACQUES CLIPET



Avant-guerre, l'haque, c'est toujours les pêcheurs qui la faisaient eux-mêmes ; ça prenait énormément de temps. Oui vous aviez une journée pour ça, ou alors aller chercher les lançons, les amiques, les équilles au matin, amorcer tout de suite et partir pour la marée de 11 heures. Fallait faire vite ! C'est pas dur, vous faisiez vos équilles, elles sortaient du sable quand la marée montait ; il vous fallait remonter quand vous aviez votre compte, avec votre petit sac à la ceinture, à mesure vous les mettiez dedans, tout en tirant la braque, le soc. Là, il fallait amorcer et décoller, à plein mer.

JEAN-MARIE DUCHEMIN



Les femmes allaient à équilles ; des verrotières* pas beaucoup ; le ver on allait le faire nous-mêmes, à Sangatte avant la guerre, et Waldan, en voiture, après la guerre. Il n'y a pas beaucoup de vers dans la baie de Wissant.

PIERRE TERNISIEN



On achetait du ver à Camiers ou Waldan ... J'allais le chercher à Camiers, une fois par semaine. Il y a des verrotières, un sacré métier, à Waldan ; il y en a qui se sont perdues, qui se sont noyées, qui se sont fait prendre par la marée. Après elles sont venues avec des boussoles...

MARC CARPENTIER



Ici, on a beaucoup de ver ; du petit ver de plage, ce qu'on appelle ver bocart. Il ne tient pas beaucoup à l'hameçon, très tendre. Il vaut mieux un bon ver marin, qu'on aille chercher soit sur Calais, Waldan, ou Saint-Gabriel. Je vais le chercher, je le fais encore, pour pêcher généralement au posé, à la canne, carrelet, limande, à l'ancre, avec 2-3 hameçons.

JACQUES BARRY



L'haque c'étaient des harengs ou des petites seiches, achetés à la CME. La seiche c'était cher déjà. Quand il n'y avait pas de harengs, on amorçait avec des maquereaux, aussi c'est bon.

JEAN-JACQUES BAILLET



TRÉMAILS ET MAILLANTS

Les trémails et les maillants permettent une amélioration du rendement de la pêche, sur la sole, le carrelet, la morue, mais peuvent aussi capturer d'autres espèces, comme le bar, le turbot, la roussette... Les fileyeurs boulonnais et calaisiens sont tout d'abord des vieilles unités bois de 7-12 m de longueur, puis des unités polyester, en général neuves, plus rarement acier ou alu, jusqu'à 16 m de longueur, qui peuvent embarquer jusqu'à 20 km de filets, et permettent d'élargir les zones de pêche, de Dunkerque jusqu'à Dieppe. Les flobarts ne résisteront pas à cette concurrence, ni à la baisse de la ressource, due principalement aux longueurs excessives déployées à partir des années 1980.



Par exemple, avec 100 m de trémail, en petit monofilaments, j'ai pris jusqu'à 400 kg de bar en 5 minutes. Le trémail a été démarré à la fin des années 1960 par quelques pêcheurs boulonnais. Le trémail est utilisé en Bretagne et il s'avère très pêchant sur la sole à Boulogne. Ce qui a complètement transformé la pêche au trémail c'est les engins, pour cueillir. Les premiers trémails, c'était à la main ; il faut être apte physiquement. Quand les power-blocks ont fait leur apparition, on a tout de suite mis 1000-2000 m... A la suite du trémail, il y a eu les maillants, les multifilaments. [Avec l'augmentation des longueurs de filets] on a eu des problèmes avec les chalutiers entre Le Portel et Saint-Valéry, des sérieux problèmes. Avec ces longueurs, c'était un véritable quadrillage, les étaplois pouvaient plus passer avec leurs bateaux... on était les uns sur les autres. On a constitué un comité, et on a dû négocier avec les chalutiers.

MARC CARPENTIER



À la base, tout le monde travaillait avec des trémails. On les montait nous-mêmes ; certains les faisaient monter chez Ayello. Nous on les a toujours montés nous-mêmes ; on en a montés même parfois pour les autres. Le maillant est venu avec le multifilament, le changement de matière l'a permis ; tout doucement, d'abord pour la sole, ensuite la morue. Le trémail c'était très pêchant. À la base, nous quand on a démarré, le poisson était assez abondant. En 1981, avec 5-600 m on faisait des pêches assez extraordinaires, des 5-600 kg ; nous avec nos flobarts, mais sur Calais, Boulogne également. Le trémail c'était très pêchant. Au départ le poisson était assez abondant, avec 5-600 m vous gagniez votre vie. Mais tout doucement, quand on a commencé à gagner un peu moins notre vie, on a augmenté 1 km, 1,5 km. Là on avait atteint les limites, pour nettoyer, vous ramassiez tout, ... de là les gens sont passés aux filets maillants, justement, pour déjà plus avoir ces grandes mailles, diminuer la hauteur des filets, augmenter la longueur, le filet maillant est moins encombrant. Le multifilaments est très pêchant, mais très fragile ; même principe pour le lodage : ils ne récupéraient que les ralingues, ils coupaient les filets. Mais beaucoup plus tôt, un trémail à la limite il faisait une saison : vous aviez un trémail d'hiver, un d'été, que vous finissiez en lodage, pour vendre ici à l'étal. La durée de vie d'un multifilaments était très courte.

BERNARD CHAPUT



FILETS DÉRIVANTS

Les filets dérivants sont constitués de nappes verticales (roies en Boulonnais, ou warnettes), flottées en surface ou à faible profondeur. Le bateau tend sa tésure* puis se laisse dériver sur ses filets. Au XIXe siècle, ils étaient les principaux engins de pêche, utilisés par les Boulonnais pour le hareng et le maquereau. À la fin du XIXe siècle, les pêcheurs des localités de Berck, Equihen et Wissant se dotent d'une flottille spécialisée de bateaux pontés, qui se livrent à ces deux pêches, mai à août pour le maquereau, octobre à décembre pour le hareng. À Wissant, les harenguiers débutent leur saison devant Dunkerque et Gravelines, fin octobre, et la finissent vers Boulogne début décembre. Quelques-uns sont aussi armés au maquereau aux filets dérivants. Ces métiers disparaissent dans les années 1920. Les petits cordiers sont aussi fréquemment armés au hareng aux filets dérivants durant quelques semaines, de début novembre à mi-décembre, à proximité de leur port d'échouage, quelquefois à partir de Boulogne, et sans doute de Calais, pour quelques semaines. Quelques flobarts sont aussi armés à cette pêche du hareng aux filets dérivants, avec des longueurs assez faibles, 500 m au plus. Les premiers harengs frais sont vendus assez cher. Des familles en salent pour l'hiver. Cette pêche traditionnelle décline dans les années 1970-1980, malgré l'utilisation de filets en matière synthétiques, peu coûteux et très résistants.



Le hareng, ils l'ont fait au début. C'était un gagne-pain aussi, c'était saisonnier : 15 jours-3 semaines, avec des roies*. Hareng en novembre, à roies : la dernière pêche de l'année, pour avoir un peu plus d'argent, pour passer l'hiver. Un peu de vente sur place, des anciens marins qui prenaient des harengs à la côte et les vendaient aux gens du secteur, pour saler.

JEAN-ALAIN PENEL



À Calais, j'ai fait un petit peu le hareng aux filets dérivants. À Boulogne, je faisais ce métier un bon mois, avec des filets dérivants en nylon. Le top de la saison c'était la Toussaint : « A'l Toussaint, héréngs pleins ». Puis les prix tombaient ; mais il y a eu des bonnes saisons où le hareng maintenait ses prix.

MARC CARPENTIER



Mon premier flobart, avec M. Penel on était allé faire un petit tour au hareng, c'était toléré. On avait mis quelques roies, 2, 3 ou 4 ; on avait fait 600 kg de hareng. On secouait un peu pour s'en débarrasser, c'était beaucoup trop.

JACQUES BARRY

► LEXIQUE

Amillage : petit poisson

Basket : panier d'osier

Braque : genre de binette, pour ouvrir le sable et attraper des lançons.

Demi-zinc : pièce en zinc posée dans le panier pour empêcher les hameçons de se prendre dans l'osier des paniers

Fuir, pour fouir : fouir à ver, c'est creuser le sable avec un palot pour attraper les vers.

Haquer : amorcer

Liborter ou liborder : pêcher à la ligne de traîne.

Lançon : nom donné à plusieurs espèces de petits poissons marins capables de s'enfouir dans le sable.

Palot : bêche étroite.

Pelle, ou peille : bas de ligne sur laquelle est fixée l'hameçon (en français : avançon).

Roie : filet dérivant pour le hareng.

Tésure, pour tessure : l'ensemble du train de pêche.

Verrotières : terme local pour désigner les femmes qui recherchent les vers.

Vif : poisson vivant utilisé comme appât.

Zins : façon locale de prononcer « les hains », pour les hameçons.



LES DANGERS DE LA MER

« Un flobart, ça ne se retourne pas comme ça. Dans les flobarts il n'y a pas eu beaucoup de naufrages. C'est des bateaux qui tiennent la route : ils ont été conçus pour ça. »



Pas vu de naufrage à Wissant mais mon grand-père s'est perdu en mer devant Saint-Po. Un autre perdu : il était amorcé pour partir au merlan il a chaviré avec sin borset*, on l'a retrouvé une paire d'heures après, enroulé dans les cordes ... Le plus dangereux, c'était pour partir ; pour les voiliers, il y a toujours des avirons de prêts ; il n'avait pas de répondeur à la barre ; la voile claqué, et ils ne virent pas tout de suite.

PIERRE TERNISIEN.



Mon bateau, il déjaugait*, le doris ; j'ai eu une fracture au pied. On avait fait des morues dans l'après-midi, ça bougeait pas mal, on avait donc fait un amolliment*. Je dis à mon gamin « demain ils annoncent encore plus fort, on ne pourra pas y aller » « mais si... » [qu'il me dit]. On défait le poisson, on va livrer. [Le lendemain],



le vent monte au matin. Lui était déjà habillé, le ciré, les bottes ; je dis « on n'y va pas, t'as pas vu le temps ? », il me dit « t'es fou je viens d'y aller. » Je dis « Christophe, tu as vu les paquets de mer, la mer brise ». Il me dit « si tu ne veux pas y aller, j'y vais plus [avec toi] ». Alors on y va, je mets à l'eau ; le dernier paquet de mer, mon gamin il me dit « accélère, accélère » : j'ai accéléré, il a levé comme une fusée, il est retombé sur toute la longueur. Derrière le coup de mer, mon pied il a été claquer dans un bout d'alu. J'ai été à la mer comme ça. En revenant, je suis allé voir Machez [le médecin], je ne pouvais plus enlever ma botte. « Ton pied est cassé », il me dit « tu n'es pas allé à la mer comme ça ? » 4 fractures aux orteils, j'ai été à l'hôpital, plâtré. On ne regrettait rien, on avait pêché des morues.

JEAN-JACQUES BAILLET



Il y a eu très peu de noyés à Audresselles dans les flobarts. Un flobart, ça ne se retourne pas comme ça. Dans les flobarts il n'y a pas eu beaucoup de naufrages. C'est des bateaux qui tiennent la route : ils ont été conçus pour ça. C'est un bateau qui a aujourd'hui dans les 250 ans, je crois.

JEAN BAILLET

ÉPAVES ET LÉGENDES



Par marée de vive-eau on pouvait compter devant Wissant cinq bancs. Je n'en vois plus que quatre : l'eau a rongé la baie. (...) Je n'ai pas connu le Banc à la Ligne découvrant. Mais quand j'étais enfant, les vieux en parlaient encore. Ils débarquaient parfois dessus et y attrapaient quelques phoques. (...) Certaines épaves ont disparu. Au temps de mon enfance la plus remarquable était celle du navire Baron. À la laisse de basse mer apparaissait le haut de l'étrave et l'emplanture de beaupré, un peu plus loin un long fragment de bordé ou de bastingage, deux moignons de mâts ou de vergues. Au-dessus de tout, le bas mât de misaine et sa hune (...) Le courant avait creusé, en amont de ces carcasses d'acier, une mare profonde d'un bleu glauque mystérieux. (...) À peine peut-on voir maintenant, un bout de ferraille à fleur d'eau. Navire Baron : je n'ai jamais pu avoir une explication valable sur son nom... [était-ce] barrant : barrant la côte ? En tout cas c'était le premier navire à voiles entièrement métallique. Construit je crois en Angleterre, son premier voyage s'était terminé de l'autre côté du Channel. Le curé de Wissant se serait illustré

au sauvetage des naufragés.

Plus loin vers Gris-Nez, l'épave d'un petit chalutier qui avait été armé en mouilleur de mines. Bien assis sur ses fonds, on pouvait monter sur son pont, entrer dans le poste. La Goélette était entre les deux : le haut de l'étrave, quelques belles membrures sortaient du sable. Disparue. Devant Wissant le Bateau à Femmes. Rien n'en émergeait, même aux grandes marées (...) un bateau anglais, chargé d'émigrantes, s'était échoué sur la côte française. On y avait embarqué des filles ramassées dans les prisons, chargées d'augmenter de leur mieux la population du nouveau Monde. (...) Devant la dune d'Amont le sous-marin (...) Plus loin, plus rien, les épaves étaient arrêtées par les Wargues ou les Quénocs. Mais longtemps après la dernière guerre on a vu entre les deux bancs de roches les superstructures et la mâture d'un cargo, émergeant haut au-dessus de l'eau. C'était le dernier bateau qui avait pu évacuer quelques allemands du port de Boulogne. Des batteries installées au Blanc-Nez et au Gris-Nez lui avaient donné la chasse. Incendié, il avait dérivé jusque là pour s'y échouer. Il n'en reste plus rien d'apparent. La carcasse des fonds subsiste peut-être, refuge pour les bars à l'affût.

JACQUES CLIPET



On voit approcher, mais loin encore, la bouée des Quénocs... Il y a là un plateau de roches qui n'émergent pas et trois navires coulés. Le tout forme un amoncellement qui sert d'abri aux bars. Je sais que quelques bateaux de Calais viennent travailler là jour et nuit et font parfois des pêches miraculeuses qui renflouent leurs finances pour des mois. (...)

JACQUES CLIPET



Était passé le temps où on allait pêcher à roussettes sur la côte anglaise. Mais on m'en a souvent parlé. Antoine-Marc se souvenait de ces expéditions (...) sur les Sands. Il ne fallait pas se faire prendre par les garde-côtes : « Pas de mât, pas de voiles, à l'approche de la côte, tout à l'aviron, au lever du jour ou au couchant. Si on était pris, le poisson et les cordes confisquées, on était remorqué jusqu'à Douvres et on passait en jugement dès qu'on avait débarqué. Ces juges à perruque n'étaient pas trop méchants. On ne comprenait pas un mot de ce qu'ils disaient. On était bien content quand on était reconduit à bord et on avait un petit sac de vivres pour chacun, pour ne pas mourir en route. Mais si on se faisait reprendre une autre fois, ils gardaient le bateau.

JACQUES CLIPET



Acheter des épaves pour faire des piquets de pâture, oui, Charlemagne il faisait ça. Un peu de charbon, tout ça, le café Charlemagne. L'hiver c'étaient les marins : s'il leur manquait quelques gars, ils y avait deux-trois qui y allaient. C'était pas pour grand-chose, mais ils gagnaient quand même leur croûte [Buzelin à Audresselles]. J'en ai connu pas mal, des gros bateaux qui étaient échoués, tirés par un remorqueur ou un bateau de pêche. Ces piquets de clôture, on croit que c'est des traverses de chemin de fer ; c'étaient des traverses, des varangues de bateaux. Ça s'est fait jusqu'avant-guerre, après les temps avaient évolué.

JEAN-MARIE DUCHEMIN

► LEXIQUE

Amolliment : pêcher à l'amolliment c'est tendre ses filets ou ses cordes, attendre la renverse du courant (la marée renvoie) et cueillir. Borset ou bourcet : la grand-voile des flobarts du temps de la voile, mise en œuvre sur le mât de bourcet, à l'avant du bateau Déjauger : être soulevé hors de l'eau, au-dessus de la flottaison habituelle.

ACTIVITÉS ET VIE SOCIALE

« On se mariait dans les familles de pêcheurs. C'était rare d'épouser quelqu'un d'un autre milieu ... Les paysans avec les paysans, les matelots avec les matelots. »



Le monde de la pêche (ça évolue toujours), quand le poisson est là, ... on n'est pas chez les bisounours, mais il y avait du poisson. Mon beau-père m'appelait « Sent pas l'vent », je risquais un petit peu, comme c'était mon gagne-pain. A la pêche, si le temps est pas très beau, il y en a un qui descend, qui monte dans son bateau, et tout le monde qui va voir, on se rassemblait tous là au mur à la Choupette, on était tous là, on voyait toutes les camionnettes, on admire, on regarde, on jauge, d'un seul coup moi je parlais, ils me voyaient passer avec mon tracteur et mon bateau, les gens se disaient il fait 5-6, mais comme j'y allais, tous étaient partis, on se retrouvait à 5-6, pareil pour aller cueillir en sachant que derrière il y avait de la piaule, il y avait un coût, on prenait un peu de risques, il fallait récupérer nos filets.

BERNARD CHAPUT



Il existait à Wissant une fête qui donnait lieu à un charivari nocturne. Les margats* allaient cueillir des bouquets de fleurs des champs et les accrochaient aux souches des cheminées des maisons qui abritaient des filles à marier. Chaque plante avait sa signification et correspondait à une sorte de verset plus ou moins flatteur : Rose, je n'ose ; jonc marin, joli brin ; mauve, vite à l'alcôve ; seyu (sureau), ça pue ... et d'autres que j'ai oubliés. Quand nous arrivions à Wissant, peu de ces bouquets subsistaient, mais j'avais rencontré quelques branchages desséchés que le chef de famille n'avait pas réussi à décrocher, son échelle étant peut-être trop petite. J'avais pensé que selon l'usage du bâtiment, on avait couronné les travaux exécutés dans la maison.

JACQUES CLIPET





Les fêtes religieuses, c'était surtout le 15 août, la bénédiction de la Mer. On rassemblait les bateaux. On arrivait là avec le Saint-Pierre de Wissant. Il y avait des reposoirs décorés par les gens du secteur, à côté de l'église, chez Julia Baude un deuxième, à la mairie, je crois, un troisième. Ici, nous on s'occupait du calvaire des marins ; je donne toujours des filets pour le faire. Maintenant, ils ne l'ont plus fait, il faudrait couper la route. Ça s'est arrêté dans les années 60, peut-être bien. Le parcours, c'était de l'église, on remontait jusqu'au calvaire des marins, là dans le bout, et on redescendait à la mer. Avant ou après, je ne me souviens plus, le prêtre il montait à bord d'un bateau, il faisait un sermon. Mais il n'allait pas en mer, pas de gerbes en mer, pas de tout ça.

Si on remonte dans ces temps-là, les ducasses c'était un peu comme ça partout, ils n'avaient que ça, ... C'était pas rien : c'était la grande fête de l'année. Maintenant ça marche toujours, mais tu vas dire à un petit gamin tu vas monter dans les autos, son père il en a une, si c'est pas deux ! On allait aussi aux ducasses des autres villages, les jeunes, tels que mon oncle, qui sont bien plus vieux que moi, ils allaient à la ducasse à Marquise, Audresselles, ça finissait bien souvent en jus de boudin ; pourquoi on ne sait pas, un petit coup dans le nez, tout ça... il y a eu des rudes accrochages... c'était comme ça.

JEAN-MARIE DUCHEMIN



On se mariait dans les familles de pêcheurs. C'était rare [d'épouser quelqu'un d'un autre milieu] ... Quand je me suis mariée avec Marcel (qui venait d'une famille d'agriculteurs d'Escalles) c'était mal venu ; sa famille m'appelait la Matelote. Marcel n'était pas bienvenu, mon père il l'aimait pas ; c'était un milieu différent et j'étais la dernière. C'était dur de me voir partir... Les paysans avec les paysans, les matelots avec les matelots.

MARIE-LOUISE BODART



La maison du pêcheur est pendant longtemps une habitation très modeste, une ou deux pièces surmontées d'un grenier, construite en briques ou en pierre de mer, blanchie à la chaux, pauvrement meublée.



Toutes ces habitations petites, très basses, les plus grands des hommes devaient se courber pour entrer chez eux ; bien entretenues dans l'ensemble. Les volets et les fenêtres ripolinées, les soubassements goudronnés, les façades repassées à la chaux, chaque année avant la ducasse. Mais les abords assez malpropres. Les sols des voies envahis par un sable gris qui digérait peu à peu les débris de vers, de poissons, les bassines d'eau sale jetées par les ménagères. Et ce sable montait au gré des coups de vent, s'accumulait au bas d'un pignon ou d'un cabanon, diminuant encore la hauteur des maisons. Bâties pauvrement de pierres de mer et de bois récupérés sur les bateaux démolis, leurs charpentes se raccordaient tant bien que mal. On eut dit qu'elles tanguaient à la file l'une de l'autre sur un sol instable. Les voies étaient larges, aussi chacun avait pris possession d'une petite surface en avant de sa maison, où on édifiait un petit enclos pour quatre poules, un cabanon pour ranger quelques agrès, les planches passées au coaltar, et des sortes de séchoirs constitués de vieux mâts ou d'avirons cassés posés sur des croix de Saint-André. Et les jours de pêche à la roussette on sortait la petite table ronde pour l'écorchage. C'était le seul endroit de Wissant où on trouvait une petite communauté de pêcheurs vivant entre eux. Ces gens serrés les uns près des autres n'ignoraient rien de leurs voisins. La paix ne régnait pas toujours. (...) Les ménages un peu évolués, qui avaient eu la chance d'exploiter un bateau, de connaître des pêches heureuses, n'en avaient pas moins hâte de quitter le Courgain, de trouver une petite maison à louer dans le village.

JACQUES CLIPET



Sa toute petite maison qui était réduite à une seule pièce, comportait une alcôve fermée par une vieille voile, où reposait sa mère. J'ai été saisi sur le pas de la porte par l'aspect du logis. Pas de papier à fleurs ni de Ripolin ; les murs étaient noirs de fumée, pas d'autre meuble qu'une petite table et trois chaises boiteuses, une sorte de grand coffre dans un coin, un amas de vieilles warnettes dans l'autre, et l'alcove fermée d'où provenait un faible ronflement. (Pas de lit, il couche sur des vieilles warnettes, une couverture par-dessus et c'est tout) (...) (Papète) a tisonné le petit poêle, rapproché la cafetière qui mijotait et est allé prendre dans le coffre deux petits bols, la bouteille, et une cuillère, plantée dans le bol au sucre. Il a servi deux cafés longuement arrosés et s'est assis. (Il n'y a que deux gobes*, « Pas de vaisselle inutile ») Quand ils ont eu bu, Papète a ramassé une des gobes, l'a rincée dans un seau et m'a servi à mon tour. (...) Il a précisé qu'il se nourrissait d'oiseaux de mer, il avait attrapé quelques gros grisards avec des flottes armées d'hameçons, en avait mangé un d'eux et salé les autres. « Je ne manque de rien dans mon catiau, dis tout de même à Phrasine quand elle passera de m'apporter une livre de lard, ça aide les grisards à cuire, mais de cti de Marie Baude [une des épicières de Wissant], point d'autre. »

JACQUES CLIPET



Il y avait le cochon, la basse-cour, des lapins, [mon grand-père] est monté jusqu'à 170 lapins, presque 200. Le boucher Pérard à Wissant arrivait, il rentrait dans l'étable, il y avait un clapier prévu pour les lapins à vendre ; il passait pour les embarquer, il les tuait, et passait dans la semaine pour payer ma grand-mère. Il avait aussi des jardins chez Cousin, en-dessous du Typhonium, les enfants allaient chercher à manger pour les lapins. Il s'occupait de tous ces jardins là. Ma grand-mère, elle n'avait pas de machine à laver, c'était tout à la main, et elle allait à betteraves. Mon grand-père, la nuit par pleine lune il allait donner un coup de main, l'aider : il arrachait les betteraves. Elle n'avait plus qu'à les équeuter, parfois jusqu'à 3 h du matin dans les champs.

VINCENT DELLIAUX



J'ai appris avec ce gars-là [Georges Ledez] des adages comme « vint d'amont, cache pichon ». Le vent du nord tombe avec le jour, il faiblit et disparaît, ce qui fait dire aux Boulonnais : « le vint d'amont il va coucher avec les filles d'Audresselles ». Ils sont d'aval d'Audresselles, et le vent d'amont s'arrête. « pichon péqué ne nage plus », un poisson que tu as pris toi, moi je ne peux plus le prendre.

MARC CARPENTIER



Tabak ed'Sangatte, cti qui n'a pont, i'n'acate.
La mer cahonne en étalant ses rouleaux sur le sable...
demain on aura une molasse.
Les brèmes à Wissant, ce sont les dorades grises.

JACQUES CLIPET



Les femmes âgées portaient aussi une sorte d'uniforme : une longue jupe, ample, froncée à la taille, d'une espèce de finette noire ou grise, parfois imprimée de petits motifs minuscules en bandes, un caraco de même tissu, un tablier gris, des bas noirs, et les claquettes, des petits sabots à talons sans contreforts dont le bruit annonçait leur venue, un fichu gris ou noir sur la tête. Pour les dimanches, même chose en plus soigné, sans tablier, agrémenté d'une capeline formée d'un assemblage de boules et de fuseaux, le tout noir et luisant. Quelques vieilles, très rares, portaient encore un bonnet blanc avec une coiffe hémisphérique et une corolle tuyautée. Il restait aussi dans quelques familles le costume de fête qu'on ne sortait que pour les processions ou un mariage : la grande coiffe boulonnaise avec son auréole blanche, plissée, empesée, le corsage de couleur, la jupe plissée, les bas blancs et toujours les claquettes, un châle de cachemire, un tablier blanc brodé.

JACQUES CLIPET



C'était tellement gai à Wissant, la pêche, que mon père, mon oncle, mon grand-père, ils ont tous décollé pour Boulogne. Il fallait être courageux, c'était autre chose que le flobart, c'était 10 jours partis. Une fois mon père, c'était tempête sur tempête, ils ont été 18 jours partis. Le dernier matelot que j'ai eu avec moi, il avait toujours fait à bord d'un champion, à Boulogne. Il me disait « ma femme a mis un enfant au monde, je suis revenu ; il a été enterré, je ne l'ai jamais connu ». Ça ne plaisait pas à tout le monde de partir 12-15 jours à l'mer. Mais enfin mon père il a décollé sans hésitation

JEAN-MARIE DUCHEMIN



J'ai toujours été chauffeur routier, toute ma vie, et le week-end j'avais un flobart, La Madone. Il existe toujours, il est à Jean-Pierre Beugrand mais il l'a changé de nom. Un Libert 4,25 m acheté d'occasion à mon beau-père Cyrille Bonnières. Lui il n'avait plus trop les moyens de l'entretenir, je l'ai racheté. Il venait le week-end, quelquefois pêcher avec moi.

En plaisance, je faisais le métier de filets, le trémail, et le bar à cette époque-là c'était pas limité, on faisait 100 kg tous les jours. Je prenais des congés à la période des bars, octobre, octobre--novembre, ça commençait en septembre, novembre moins. Le plein mois c'était octobre : on aurait mis un bout d'aluminium sur l'hameçon, on prenait un bar. J'avais un Farmall avec un moteur à essence, j'allais en mer avec un copain, jamais tout seul. C'est difficile : mettre à l'eau, tout ça, c'est possible mais c'est pas facile.

PASCAL ROUTTIER

LEXIQUE

Gobe : bol (gobelet, petit gobe)
Margats : enfants en patois boulonnais

ET L'AVENIR ?



« Aujourd'hui « Calypso » fait revivre l'image du flobart à voile, vous pourrez l'apercevoir au large de la Côte d'Opale. »

Thomas Lienart, artisan indépendant installé à Audresselles, et Jérôme Ramet, du Musée de Marine d'Étaples, sont aujourd'hui les seuls détenteurs du savoir-faire nécessaire pour construire un flobart en bois.



Depuis l'âge de 11 ans, je m'intéresse à la préservation du patrimoine maritime boulonnais et la navigation sur les bateaux traditionnels. C'est en 2013 que j'entreprends l'expérience de construire moi-même un bateau, ce sera un flobart à voile de 4 mètres, l'un des bateaux les plus représentatifs de cette région. Après mes études de menuiserie à Boulogne je décide de suivre une formation de charpentier de marine à Plouhinec en Bretagne et d'effectuer en 2016 un Service Civique au sein du Centre nautique de Plouhinec. Je travaille sur l'entretien du vieux gréement "La Louissette" (cotre de 9 m de 1926), ainsi que sur l'entretien du matériel nautique. En 2018, je pars en Normandie pour travailler au sein du Chantier Naval Bernard, sur des unités du patrimoine comme la goélette Terre-Neuva « Marité » ou

le bautier « Marie Madeleine », et sur les unités de pêche en bois et polyester du port de Saint Vaast la Hougue, Barfleur et Port-en-Bessin. Depuis 2019 je suis installé à mon compte en tant qu'auto-entrepreneur sur le secteur de la Côte d'Opale en me spécialisant sur les flobarts. Calypso a été achevé en 2019 et baptisé le 15 août lors de la procession de la Bénédiction de la Mer à Audresselles. Aujourd'hui « Calypso » fait revivre l'image du flobart à voile, vous pourrez l'apercevoir au large de la Côte d'Opale mais aussi lors des rassemblements de bateaux traditionnels et des fêtes maritimes.

THOMAS LIENART

TABLE DES ILLUSTRATIONS

P 1 : A Ambleteuse, vers 1914, Saint-Albert, Providence et Saint-Joseph. Coll FG
P 1 : BL562121 à André Darcourt, vente de poisson sur la digue de Wimereux, années 1980. Coll A.D.

P 1 : Le Cormoran BL341318, défilé à la Fête du poisson côtier, Wissant. Coll VD
P 1 : Entre Deux Caps à Wissant, dernier flobart professionnel, à Patrick Malfoy, arrêté en 2015

P 2 : Audresselles, à gauche, Gérard Ternisien sur le Flibustier. Collection P. Thomas

P 2 : B2323 Petit Mousse à Audresselles, années 1950

P 3 : Jacques Clipet, dans les années cinquante

P 4 : Le Boucannier, années 1970. Collection A. Darcourt

P 5 : Extrait de la revue Chasse-marée n°38

P 6 : Cordier portelois, dessin J.F. Garry, revue Chasse-Marée n°38

P 6 : B1643 Portelois, cordier du Portel, années 1880. Collection FG

P 7 : Wissant, années 1930, famille Beaugrand. Collection Clipet

P 8 : Wissant, années 1930, dessin J. Clipet

P 9 : Wissant, le Victor-François, à Pierre Ternisien, années 1950. Collection Clipet

P 10 : Wissant, dessin J. Clipet

P 10 : BL644362 Marie-Annie, Audinghen, à Francis Poulain, années 1980.

Collection. P. Thomas

P 11 : B2849 Louis-Gérard, Audresselles, années 1960. Collection FG

P 11 : Wissant, B2647 Victor-François, années 1950. Collection FG

P 12 : Dessin J. Clipet

P 13 : Audresselles, années 1950. Au premier plan le flobart B2323 Petit Mousse. Collection FG

P 14 : Wimereux, BL562121 le Flibustier, à André Darcourt. Collection FG

P 15 : Ambleteuse, BL644398 Vagabond, à Bernard Routier. Collection FG

P 16 : Wissant, BL562562 Entre les Deux Caps, à Patrick Malfoy. Collection FG

P 17 : B354 Notre-Dame de la Mer, réplique d'un flobart à voiles de 1913. Collection Flobarts des 2 Caps

P 17 : Audresselles, BL463470 L'Infatigable aux frères Baillet, années 1980. Collection J.J. Baillet

P 19 : Wissant, dessin J. Clipet

P 19 : Wimereux, BL195779 Boucannier, années 1970. Collection A. Darcourt

P 20 : Wissant, B2779 Rien Sans Mal, années 1960, à Gaston Malfoy.

Collection X

P 20 : Wissant, Antoine Bodart, années 1930. Dessin de J. Clipet

P 21 : Wissant, J.P. Delliaux et J.C. Ledet. Collection V. Delliaux

P 22 et 23 en bas : Wimereux, le Flibustier, vente sur la digue.

Collection A. Darcourt

P 23 : Dessin J. Clipet

P 24 : Dessin J. Clipet

P 25 : Wissant, vers 1920. Déradage, CAL399, Notre-Dame de la Mer,

retour de la pêche aux maquereaux. Collection FG

P 25 : Audresselles, B2561 J.B. Nicole, à Auguste Malfoy. Collection J. J. Baillet

P 27 : Dessin B. Louf. Chasse-marée n°38

P 28 : Dessin J. Clipet

P 29 : Dessin F. Guennoc, Chasse-Marée n°38

P 29 : Wimereux, le Boucannier. Collection. A Darcourt

P 30 : Ambleteuse. Collection Galienne

P 30 : Ambleteuse, B3128 Notre-Dame de la Paix à Léonce Lefèvre.

Collection Galienne

P 32 : Audresselles, B3111 Laurence-Olivier à Louis Malfoy. Collection J.J. Baillet

P 34 : Dessin J. Clipet

P 35 : Wissant, retour de la pêche au bar. Collection FG

P 35 : Wissant, CAL79 Étoile de la Mer, à J.B. Pourre, années 1920.

Collection J. Clipet

P 35 : FG004 Audresselles, Ludovic Pascale BL264988, à Henri Decorde.

Collection FG

P 36 : Audresselles, travail des cordes. Collection FG

P 37 : Dessin J. Clipet

P 40 : Wimereux, pêche de harengs, BL562121 Flibustier, à André Darcourt.

Collection A. Darcourt

P 41 : Dessin J. Clipet

P 42 : Épave du Lord Grey en baie de Wissant. Collection Chatane SD

P 43 : Dessin J. Clipet

P 43 : Wissant. Démolition d'un grand voilier. Collection FG

P 44 : Dessin J. Clipet

P 44 : Wissant, CAL273 St Antoine de Padoue. Collection FG

P 45 : Défilé pour la fête de la moule à Wimereux

P 45 : Wissant, Bénédiction de la mer. Collection Clipet

P 46 : Wissant, Fête du Flobart, années 80. Collection V. Delliaux

P 46 : Wissant. Travail des filets avant la vente du poisson.

Collection V. Delliaux

P 47 : Dessin J. Clipet

P 48 : Dessin J. Clipet

P 49 : Ambleteuse. Collection Galienne

P 50 : Thomas Lienart

P 51 : Aquarelle J. Clipet

P 52 : À gauche : dessin J. Clipet

P 52 : Au centre : À Audresselles, années 1950, le B2060 Petit Jacques. Coll FG

P 52 : À droite : Wimereux, BL195779 Boucannier, années 1970.

Collection A. Darcourt





Le flobart c'est l'emblème du littoral des Caps et Marais d'Opale. Autour de ce petit bateau de pêche spécifique s'est forgée toute une communauté de pêcheurs à la vie rude. En complément des actions de préservation des dernières embarcations, le Parc naturel régional a confié à l'association Les Flobarts des 2 Caps le recueil de la mémoire de cette tradition de la pêche en flobart, notamment celle des années 1970 - 1980 correspondant à l'apogée du flobart motorisé. Ce livret est une retranscription de cette mémoire collective.

« J'ai commencé au début des années 80, les meilleures années ; j'avais 17 ans. Quand j'ai commencé on était 9 flobarts. »

« La plus belle source de revenus, c'était la vente sur la plage. »

« Du temps de mon père, on désarmait systématiquement l'hiver, et tout le monde allait dans les champs, dans une ferme, ou ailleurs ... »

« Pour pêcher du crabe ou du homard, il faut des ridens ; c'est des rochers qui découvrent à marée basse ou non. »

« Un flobart, ça ne se retourne pas comme ça. C'est des bateaux qui tiennent la route : ils ont été conçus pour ça. »

Le Parc naturel régional des Caps et Marais d'Opale est une création du Conseil régional des Hauts-de-France avec la coopération du Conseil départemental du Pas-de-Calais et la participation de l'Etat, des organismes consulaires, des intercommunalités et des communes adhérentes.



des 2 Caps
FLOBARTS DES 2 CAPS



Parc
naturel
régional
des Caps et
Marais d'Opale

Une autre vie s'invente ici